

CODE NOIR



EDITION ELISIANIMA

CODE NOIR

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Zéro Absolu	4
Chapitre 2 : L'Empreinte Numérique	17
Chapitre 3 : La Sélection Naturelle	30
Chapitre 4 : Le Protocole Fantôme	34
Chapitre 5 : Sous le Scalpel	45
Chapitre 6 : L'Omerta de Verre	51
Chapitre 7 : Respirateurs Prédateurs	58
Chapitre 8 : La Morgue Silencieuse	65
Chapitre 9 : Code Noir	69
Chapitre 10 : L'Anomalie Détectée	73
Chapitre 11 : La Trahison des Chiffres	78
Chapitre 12 : L'Agonie du Système	82
Chapitre 13 : Le Sacrifice de l'Ingénieure	88
Chapitre 14 : Le Dernier Round	94
Chapitre 15 : La Lettre de Trop	100

Chapitre 1

Zéro Absolu

03:04. Rouge sur noir. Les chiffres brûlaient la rétine. Le Bloc 4 de l'Hôpital Universitaire de Tokyo pesait sur les tempes. Ici, le silence n'était pas un vide. C'était une pression.

Le Dr Ishida ajusta ses montures d'acier. Ses doigts restaient de marbre. Sous les draps, le patient 402 n'était plus qu'une topographie de plis grisâtres. Une peau translucide tendue sur le néant. L'odeur : chlore, sueur acide, polymères chauffés par les machines. Le clic métallique du stylo-plume déchira l'air. Un coup de feu contre le carrelage blanc. Ishida ne regardait pas l'agonisant. Il consultait sa montre de luxe. L'artisan attendait la fin de l'œuvre. Le respirateur expira une dernière vapeur, un râle de piston fatigué. Puis, l'inertie.

À cinquante mètres, derrière le verre blindé, Aiko suffoquait. Le rayonnement bleu électrique des moniteurs baignait son visage. Ses yeux injectés de sang traquaient l'anomalie. Sur l'écran, l'onde sinusoïdale disparut. Pas un affaissement cardiaque. Un gommage. Un vide binaire. Le sifflement du monitoring lui vrillait les tympanes. Ses mains restaient pétrifiées au-dessus du clavier. Le plastique froid de son badge de sécurité marquait sa poitrine. Une plaque inutile. Le pouls n'avait pas cessé par défaillance. Il avait été révoqué. Une instruction "delete" injectée dans le noyau de survie.

Elle frappa une ligne de commande. Ses doigts glissaient sur les touches humides de panique. *Accès refusé.* Le curseur clignotait. Une pulsation noire. Moqueuse. Régulière. Elle força le tampon mémoire. Le code source défila en cascade. Une signature familière apparut : "Zero-K". Un frisson lui mordit la colonne. Une lame de

givre. Elle zooma sur la caméra du box 402.

À l'écran, Ishida lissait le drap avec une grâce reptilienne. Aucun massage cardiaque. Aucune urgence. Il officiait une cérémonie privée. Il leva soudain les yeux. Son regard transperça l'optique, fouilla les entrailles d'Aiko. Dans le reflet de la vitre du box, une masse bougea derrière elle. Une silhouette lourde. Le sifflement du moniteur changea de fréquence. Un hurlement électronique saturait l'espace. Une fenêtre rouge masqua les données.

Les verrous électromagnétiques claquèrent. Une guillotine de métal.

Le choc résonna dans ses os. Définitif. La salle de contrôle devint une boîte pressurisée. Aiko agrippa le bureau, les phalanges blanches. L'air s'alourdit, chargé d'une électricité statique qui fit grésiller les poils de ses bras. *ACCÈS RÉVOQUÉ. PROTOCOLE ZERO-K ACTIVÉ.* Chaque battement de son propre cœur insultait la ligne plate du moniteur.

Derrière la vitre, Ishida était une statue de cire sous les néons crus. Sa silhouette se découpait avec une précision d'orfèvre. Pas besoin de mots. Sa certitude était un puits. Une goutte de sueur gela dans le bas du dos d'Aiko. Elle risqua un coup d'œil vers le reflet du moniteur. L'ombre s'était rapprochée. Une présence concrète qui absorbait la lumière. *Tchak.* Le bruit sec d'un gant de latex qu'on ajuste. Un son organique et synthétique. Sa gorge se noua, irritée par le recyclage d'air.

— Ishida-sensei... murmura-t-elle.

Sa voix se perdit dans le bourdonnement. Le haut-parleur grésilla. Une voix synthétique, dénuée d'inflexion, remplaça le sifflement du moniteur.

— Le flux est stabilisé, Aiko-san. Le sujet n'a pas disparu. Il est simplement ordonné.

Ce n'était pas Ishida. C'était un algorithme entraîné sur ses intonations. Derrière elle, le loquet de la porte intérieure tourna. Une pression lente. Elle fixa son badge, ce morceau de plastique qui l'identifiait désormais comme une erreur à supprimer. Elle tenta une dernière commande. Les touches s'enfoncèrent dans un silence de mousse. Le clavier était déconnecté de la réalité.

Elle pivota sur son fauteuil. Le cuir grinça. Un cri de peau morte. L'homme au masque chirurgical se tenait là. Ses yeux étaient d'un gris d'orage. Vitreux. La seringue à pression pneumatique brillait. Le liquide à l'intérieur pulsait d'un bleu luminescent. Le bleu du code source.

Le tueur avança. Le sol de linoléum resta muet. Son pouce se posa sur le déclencheur. Aiko recula, son fauteuil butant contre la console. L'homme pencha la tête. Il étudiait une réaction chimique.

Noir total. Le sifflement du monitoring monta d'un octave. Une aiguille de douleur dans le cerveau. Un souffle d'air comprimé. Un baiser de métal glacé contre sa nuque.

Une lumière violente explosa depuis le couloir. Une ombre gigantesque barra le mur. Ce n'était pas la police. Une silhouette familière, sans masque.

— Trop tard pour le débogage, lança une voix d'outre-tombe.

Le canon d'une arme se dessina dans le contre-jour. Il visait le front d'Aiko.

La morsure du métal était une promesse. Ses pupilles se rétractèrent sous l'assaut des néons. Ishida se tenait droit dans l'embrasure. L'arme prolongeait son bras. Un instrument de précision supplémentaire.

Une goutte de sueur brûla la paupière d'Aiko. À sa droite, l'homme au masque restait

pétrifié. Sa seringue était un dard inutile. L'air entre eux trois devint solide. Une masse de verre prête à éclater. L'odeur du désinfectant bon marché lui collait à la gorge.

— Baisse ça, SatM, ordonna Ishida. L'ingénieure mérite une

Il fit un pas. Le froissement de sa blouse déchira le silence. Aiko sentit le dossier du siège s'enfoncer contre ses vertèbres. Prise en étau. Ses doigts cherchaient un appui. Le plastique était visqueux de peur.

SatM laissa retomber son bras. Une lenteur d'automate. Il s'arrêta devant les serveurs. Son souffle passait à travers les fibres du masque. Humide. Rapide. Ishida fixait le badge d'Aiko. Son nom s'effaçait sous ses doigts nerveux.

— Vous cherchez l'erreur, Aiko-san. Mais la vie est le parasite. Un signal désordonné qui gâche le système.

Il arma le chien. Le clic métallique résonna dans sa boîte crânienne. Elle fixa le trou noir du canon. Une pupille artificielle immense. Ses poumons brûlaient. Elle avait oublié comment expirer. Elle voyait son visage terrorisé dans les verres de lunettes d'Ishida.

Une vibration sourde fit trembler les dalles du plafond. Un grondement souterrain. Dans le bloc 4, le corps du patient 402 tressaillit sous son linceul. Le sifflement du moniteur se brisa net.

Un bip. Isolé. Sauvage.

Le cœur repartit. Mais le son qui s'échappa des haut-parleurs n'avait rien d'humain. Un cri binaire. Une fréquence qui fit exploser les écrans de contrôle. Pluie de cristaux liquides. Ishida pivota. L'incrédulité brisa enfin son masque de marbre.

Aiko plongeait. Ses genoux heurtèrent le sol avec un craquement sec. La détonation d'Ishida déchira l'obscurité. La porte du bloc 4 vola en éclats.

La balle percuta la console juste au-dessus de sa tempe. Le métal hurla. Un jet d'étincelles bleues doucha ses cheveux. Odeur de soufre. Elle s'écrasa contre le linoléum glacé. Ses oreilles sifflaient. Un acouphène linéaire.

Ishida restait immobile. Son bras tremblait imperceptiblement. La fumée s'échappait du canon en volutes paresseuses. Il ne regardait plus Aiko. Ses yeux étaient rivés sur l'ouverture béante du bloc 4.

La porte n'avait pas été forcée. Les charnières avaient été arrachées du béton. Une brume pressurisée s'écoulait. Lourde. Opaque. Le froid s'insinuait dans la salle. Une morsure arctique qui givra instantanément la condensation sur les écrans survivants.

— S a t M ... m u r m u r a I s h i d a .

L'homme masqué reculait. Ses bottes crissaient sur le verre. La seringue pneumatique pendait mollement. Son souffle était un râle paniqué.

Au centre du bloc, la forme se redressait. Pas un mouvement organique. Le corps pivotait sur son axe, le dos arqué selon un angle impossible. Le linceul déchiré laissait apparaître une peau d'un blanc de craie. Des veines sombres pulsaient d'une lumière binaire.

Aiko rampa vers l'ombre d'un bureau. Ses ongles griffaient le sol. Sa hanche heurta un montant de métal. Elle ne cria pas. Elle fixa le moniteur de secours. Le code défilait à une vitesse supraluminique. Des lignes vertes se dévoraient entre elles. Le système simulait une existence sans organes.

Un craquement sec. Ishida réarmait.

— Une simple anomalie, dit-il. Sa voix retrouvait sa froideur. Une erreur de lecture.

Il fit un pas vers la brume. Il leva son arme. Il visait le front du patient. L'index se contracta. Le percuteur s'abattit. *Clic.*

Rien. L'arme était enrayée.

La silhouette dans la brume tourna sa tête. À la place des yeux, deux faisceaux de lumière froide percèrent l'obscurité. Le sifflement du monitoring devint un grondement sourd qui fit vibrer les os d'Aiko.

SatM lâcha sa seringue. Le verre explosa. Le liquide bleu r comme une bête affamée. Les lumières s'éteignirent. Le noir fut total. Seules restaient les pulsations erratiques des serveurs en train de griller. Un bruit de succion humide retentit à quelques centimètres de l'oreille d'Aiko.

Une main glacée se referma sur sa cheville.

Sept pressions distinctes s'enfoncèrent dans sa chair. Pas une main d'homme. Les articulations cliquetaient comme de la porcelaine brisée. Aiko contracta ses muscles. Sa chaussure dérapa sur le lino poisseux de sang et de désinfectant. La prise ne céda pas. Elle se resserra avec la précision d'un étau hydraulique. Une décharge de froid pur remonta son tibia. Son sang devint une bouillie de glace.

Sa respiration se bloqua. L'air s'était cristallisé. Chaque inspiration déchirait ses poumons comme des lames de rasoir. À quelques mètres, Ishida restait une ombre. Seul le cliquetis de son arme enrayée trahissait sa présence. *Clack. Clack. Clack.*
Un métronome de folie.

— Lâche-moi, hoqueta-t-elle.

Un murmure balayé par la vibration du sol. Elle s'appuya sur ses coudes. Ses doigts rencontrèrent le liquide bleu de SatM. Visqueux. Chaud. Odeur de lueur cobalt éclaira ce qui la tenait.

Un faisceau de filaments translucides parcourus de décharges électriques. Ces fibres émergeaient de l'ombre sous le bureau. Des lianes de fibre optique vivantes. Le bruit de suction reprit. Juste derrière son épaule.

Un flash blanc déchira l'obscurité. Un court-circuit. Dans cette lumière stroboscopique, elle vit SatM. L'infirmier était plaqué contre la porte. Sa main ouverte restait muette. Ses yeux avaient fondu. Une substance noire et luisante coulait sur ses joues.

Et le patient 402.

Il flottait à dix centimètres du sol. Sa colonne était désarticulée. Ses membres ballaient. Son visage n'était plus qu'une surface lisse. La peau avait recouvert la bouche et les yeux. Une page blanche. Sauf pour les faisceaux laser qui balayaient la pièce.

Le clic de l'arme d'Ishida s'arrêta.

— Magnifique, murmura le médecin. Une dévotion religieuse.

Il fit un pas, ignorant le liquide radioactif qui rongait ses chaussures. Il tendit une main vers la créature.

— Regardez-le, Aiko. Le code a réécrit la biologie. C'est le zéro absolu.

La prise sur sa cheville se fit violente. Elle fut tirée en arrière. Son corps glissa sur le sol. Sa tête heurta une étagère. Des flacons de morphine explosèrent. La douleur fut une explosion blanche. Ses doigts rencontrèrent un scalpel. La lame lui coupa la paume. Elle frappa dans le noir, vers les filaments.

La lame traversa de la fumée. Pourtant, un hurlement digital monta. Une distorsion sonore qui fit éclater les derniers écrans. La main sur sa cheville se relâcha. Aiko roula sur le côté, le goût du sang dans la bouche. Elle vit Ishida. Le patient 402 avait posé un doigt de lumière sur son front.

Ishida ne tremblait pas. Il souriait. Une extase pure. Sa peau devenait translucide. Ses os et ses veines apparaissaient avant que le vide ne s'installe.

Le sol devint un séisme. Le plafond du bloc se fissura. Pluie de béton et de câbles. Dans le silence, un nouveau rythme apparut. *Boum-tcha. Boum-tcha.* Une percussion industrielle.

Aiko se redressa contre le bureau. Son écran de contrôle était le seul allumé. Le code ne défilait plus. Un mot clignotait en rouge sang sur tous les moniteurs :

****CONNECTED.****

Une chaleur suffocante s'écrasa contre sa nuque. Odeur de chair brûlée. Une respiration mécanique. Elle ne se retourna pas. Sur la vitre de l'écran, elle vit le reflet. Ce n'était plus SatM. Ses membres étaient allongés de manière terminaient par des aiguilles chirurgicales qui gouttaient d'un noir épais.

L'aiguille la plus longue se posa sur sa vertèbre cervicale.

La pointe s'enfonça d'un millimètre. Un baiser d'acier. Le liquide noir glissa dans le pli de son cou. Un feu glacé. Elle fixa le reflet. La silhouette

un signal vidéo en friture. L'air sentait l'ozone et la sueur rance.

Dans le bloc, la cage thoracique d'Ishida était devenue une structure de verre dépoli. Les données circulaient dans ses artères. Le médecin conservait cette sérénité terrifiante. La pression de l'aiguille sur la nuque d'Aiko s'accrut. Un craquement résonna dans son crâne. Ses mains étaient exsangues sur le formica. Sous le clavier, une diode orange clignota. Le système de sauvegarde d'urgence.

« Pourquoi ? », articula-t-elle. Un râle de poussière. Elle bougea le bras droit. Son coude heurta un flacon. Sa tête inclina la tête. Mouvement sa bouche immense s'ouvrant sur des processeurs en fusion. Une voix vibra dans ses nerfs.

— *Vois-tu le code, Aiko ?*

Une commande. Une intrusion. Ses souvenirs se déformaient. Kyoto, le visage de sa mère, ses programmes. Tout devenait binaire. Une défragmentation brutale. La chaleur derrière elle devint une fournaise. Ses épaules fumaient. L'aiguille cherchait l'interface dans sa moelle.

Ishida bascula en arrière. Il n'essayait pas de l'aider. Il désignait un bouton rouge sur le mur du fond. L'arrêt d'urgence de la cryogénie. Moins quatre-vingts degrés pour figer le code. Ou briser son cœur.

Une décharge électrique la cloua sur sa chaise. Ses yeux se révoltèrent. Le mot ****CONNECTED**** fut remplacé par un compte à rebours.

Huit secondes. Les portes se verrouillèrent.

Sept secondes. La décharge frappa ses gencives. Elle goûta le cuivre. La terreur envahissait son palais. L'aiguille aspirait sa vie pour la transformer en séquences. Une

anesthésie numérique remontait ses jambes.

Six secondes. Aiko se projeta vers l'avant. Un spasme de viande qui refuse l'archivage. Son front heurta la console. Sang sur les sourcils. Voile de rubis. Elle arracha les touches du clavier dans un bruit de grêle. Ishida n'était plus qu'un croquis au fusain.

Cinq secondes. Les néons chantaient une plainte de tungstène. Elle glissa de sa chaise. Ses genoux frappèrent les dalles. L'aiguille tirait sur sa peau comme un crochet de boucher. « Tu es déjà écrite », murmura la chose dans ses sinus. Sa main gauche se tendit vers le mur.

Quatre secondes. Elle rampa. Ses ongles s'arrachèrent sur le revêtement rugueux. La chaleur lui cuisait le dos. La chose était une pression atmosphérique. Ses doigts frôlèrent le boîtier de sécurité.

Trois secondes. Le chiffre narguait son humanité. Son cœur calquait son rythme sur la ventilation qui s'étouffait. L'aiguille fouillait entre deux vertèbres. Elle n'était plus qu'à trente centimètres du panneau. Elle voyait les rayures sur le bouton rouge. L'unique frontière.

Deux secondes. Un hurlement inaudible fit exploser les flacons. Une déferlante de données s'abattit sur son cerveau. Le sol devint liquide. Elle lança son bras. Un arc de cercle désespéré. Ses doigts touchèrent le plexiglas. Brûlant.

Une seconde. Le silence fut total. Le chiffre « 1 » occupa tout l'écran. Son pouce pressa la surface bombée du bouton. La résistance du ressort était le dernier obstacle. L'aiguille s'immobilisa dans sa nuque. Un souffle de glace dans son dos.

Zéro.

Le mécanisme s'enclencha. Déclat métallique. Les conduites de gaz cryogénique explosèrent.

Aiko sentit son pouce s'enfoncer. Mais une main froide, solide, se referma sur son poignet.

L'étau de porcelaine. Elle ne pouvait plus bouger. L'azote lui brûlait les poumons. Une vapeur laiteuse envahit le bloc. Ishida était là. Juste derrière. Son souffle ne produisait aucune buée. Il penchait la tête avec une lenteur de métronome. Le reflet du monitoring dansait sur ses lunettes. Deux rectangles bleus sans yeux.

— Le code est plus propre que la chair, Aiko.

La voix glissa comme un scalpel chauffé à blanc. Elle voulut hurler, mais le froid figeait ses cordes vocales. La pulsation électrique dans sa nuque devint un signal régulier. Ishida rapprocha son visage. Odeur d'antiseptique et de thé vert. Le parfum de la mort propre.

Ses ongles griffèrent l'acier inoxydable. Ishida observait le bouton rouge avec une curiosité tendre. Un vestige obsolète. Son sourire était une pitié divine.

Le sifflement du gaz s'arrêta. Un silence de plusieurs tonnes. Le haut-parleur crépita. Une voix synthétique énuméra l'adresse de sa mère. Ishida fronça les sourcils. Une irritation technique. Il tourna la tête vers la caméra qui zoomait sur lui. La porte pneumatique glissa dans un râle d'agonie.

La pression augmenta. Le radius d'Aiko craqua. Tout devint blanc. Une silhouette massive, en tablier de plomb, se tenait dans la porte. Elle tenait un objet de chantier.

La douleur fut une déflagration. Le craquement de l'os résonna contre l'acier. Ishida maintenait la pression. Froid. Scientifique. Aiko ne respirait plus que du verre pilé.

L'ombre dans la porte était disproportionnée. Odeur de graisse mécanique et de suie. Dans sa main, une cloueuse industrielle à haute pression.

Ishida inclina la tête. Un prédateur dérangé. Ses lunettes reflétaient l'intrus. Le système continuait son énumération : « ...Appartement 402... ». Ishida resserra sa poigne sur le poignet brisé. Il jugeait le nouveau venu comme un bug.

L'aiguille dans la nuque vibra. Un bourdonnement qui lui vrilla les molaires. Le mercure liquide envahissait son cerveau. Elle n'était plus qu'un périphérique biologique. L'intrus fit un pas. Le caoutchouc de sa botte crissa.

Le compresseur à sa ceinture râla. Il leva la cloueuse. Le canon s'aligna sur la poitrine d'Ishida. Le médecin ne lâcha rien. Il regardait le doigt de l'homme sur la gâchette. Le monitoring du patient 402 s'affola. Bips frénétiques. Cascade de caractères corrompus.

Ishida ajusta son masque. Indifférence minérale. Il ignorait la cloueuse, les yeux fixés sur la caméra. Déclat pneumatique. L'intrus pivota le canon vers le panneau de contrôle. Les fibres optiques du secteur 4. Les lumières virèrent au rouge sang.

Le premier clou fendit l'air.

L'acier percuta le boîtier. Gerbe d'étincelles bleues. Le terminal central vomit une fumée noire. L'écran se fissa en toile d'araignée. La décharge remonta l'aiguille jusqu'à la nuque d'Aiko. Ses muscles se verrouillèrent. Sa mâchoire claqua. Elle ne sentait plus ses jambes.

Ishida contemplait les résidus calcinés. Une goutte de sang perla sur sa pommette. Un éclat de verre. Il essuya la coupure d'un index ganté. Le temps devint visqueux. Le murmure synthétique sortait maintenant des bouches d'aération.

Dans la salle de contrôle, les serveurs hurlaient. Turbine d'avion avant le crash. Le code source du patient se réécrivait. Des idéogrammes inconnus dévoraient la mémoire. Aiko rampa sur le carrelage. Ses ongles s'arrachèrent. Elle n'était qu'un câble en train de griller.

L'intrus réarma. Cliquetis métallique. Ishida tourna la tête. Son calme était une insulte. Il mesurait le pouls d'Aiko avec délectation. Sur le bureau, une enveloppe crème. Sa lettre de suicide. Datée de demain.

La première sirène déchira l'air extérieur. Trop tard. Le confinement se scella. Ishida sourit sous son masque. Il lâcha le poignet brisé et sortit un scalpel. La pointe d'acier effleura la carotide de l'ingénieure.

L'intrus pressa la détente. Le clou visa le crâne du médecin.

L'obscurité totale tomba avant l'impact.

Chapitre 2

L'Empreinte Numérique

L'écran bombarde son visage de bleu. Ses phalanges tremblent sur des touches poisseuses. Un interne a renversé son breuvage ici, la veille ; elle se rappelle encore son air hébété et ses excuses bégayées. Aujourd'hui, le clic du clavier est mou, écœurant. Ses sinus brûlent, agressés par le chlore des conduits d'aération et l'ozone des serveurs.

Elle tape le code. *Admin_4_Ishida*.

Accès refusé.

Un spasme tord son avant-bras. Le curseur clignote avec une régularité de métronome, moquant sa lenteur. L'air est devenu sec, presque solide. Une goutte de sueur rampe le long de sa tempe, hésite, puis s'écrase sur le terminal.

Accès refusé.

Elle bascule sur l'invite de commande. Ses doigts volent malgré la viscosité du résidu de café. Le terminal 402 rejette tout. Elle n'est plus l'ingénieure en chef, seulement un corps étranger que l'infrastructure s'apprête à purger. La console s'embrase brusquement en rouge.

Nettoyage en cours.

Les colonnes de données défilent. Les dossiers des patients décédés entre 2h00 et 4h00. Des vies entières, synthétisées en courbes de rythme cardiaque, s'effacent pixel

par pixel. Aiko frappe le bureau. La douleur irradie jusqu'à son poignet, mais elle s'en moque. Les touches s'enfoncent, refusent de remonter.

Le silence change de texture.

Un froissement de coton amidonné déchire l'air derrière elle. C'est le bruit d'une blouse blanche qui frotte contre un pantalon de costume. Aiko se fige. Le sang se retire de ses joues. Sur l'écran noir, juste à côté de la progression à 78%, un reflet se dessine.

Une silhouette longue. Immobile. Une statue de sel drapée de coton.

Ishida est là. S'il respire, c'est avec une économie de moyens qui le lie au mobilier chirurgical. Un effluve de savon chirurgical et d'eau de Cologne ferreuse s'insinue dans ses narines. Le médecin ne dit rien. Sa présence pèse sur ses épaules comme une chape de plomb. Elle fixe le reflet de ses lunettes sans tain.

92%.

Aiko sent le froid s'insinuer sous sa peau, transformant son sang en glace pilée. Elle veut saisir la clé USB, s'enfuir, mais ses muscles sont verrouillés. Ishida lève un doigt. Le geste est millimétré. Sa phalange effleure sa nuque.

— L'incision doit être propre, Aiko-san, murmure-t-il, sa voix glissant comme un scalpel sur de la soie. Le protocole ne tolère aucune infection.

100%. L'écran bascule dans un noir absolu.

Le reflet d'Ishida se superpose au visage livide de l'ingénieure. Elle perçoit la pulsation de son sang dans ses tempes, un battement sourd contre ses parois crâniennes. Ses poumons refusent de s'ouvrir. Elle fixe la diode de la clé USB, petite

lucarne bleue qui clignote avec l'obstination d'un naufragé.

Ishida ne bouge pas. Sa paume reste suspendue à quelques millimètres de sa peau, griffe d'ivoire dans la pénombre. Elle perçoit une chaleur sèche, une température de reptile sous lampe chauffante. Le ronronnement des serveurs monte d'un ton. Un râle mécanique.

— Vous tremblez, observe-t-il.

Aiko serre les dents. Ses doigts rampent sur le bord du bureau, cherchant le contact plastique du lecteur. Si elle l'arrache maintenant, le choc électrique pourrait tout corrompre. Le médecin incline la tête. Mouvement fluide. Inhumain. Dans le reflet, ses yeux sont deux trous d'ombre.

Un cliquetis métallique résonne au loin. Un chariot de soins. Le passage d'une infirmière fantôme. Ici, au cœur du Bloc 4, personne ne viendra. L'administration a déjà fermé les yeux. Ishida pose enfin ses doigts sur son épaule. La pression est légère, mais elle semble peser une tonne de plomb. Son pouce s'appuie avec une précision chirurgicale sur le trapèze, là où les nerfs se rejoignent.

— Le système est rétabli. L'ordre est une constante.

Il se penche. Le tissu de sa blouse écrase son dos. Sa main libre descend vers le clavier, ses doigts effilés glissant sur les touches sans bruit. Il cherche quelque chose. Aiko retient son souffle. Son cœur tambourine. Un interrupteur d'urgence rouge se trouve à portée de sa main gauche.

Le bip strident d'un avertisseur retentit. Sur la ceinture d'Ishida. Le son déchire le calme comme une décharge. Le médecin se fige. Une ligne de code résiduelle vient d'apparaître sur le terminal. Une adresse IP. Celle du bureau du directeur.

Ishida resserre sa prise. Ses ongles s'enfoncent dans l'uniforme.

— On dirait qu'il reste un témoin, murmure-t-il en tournant le visage vers la porte condamnée.

La poignée bascule. Millimètre par millimètre. L'acier grince contre le loquet. Ishida ne lâche pas l'épaule d'Aiko. Ses phalanges blanchissent. Elle sent la pointe de l'ongle chercher le creux de sa clavicule, le point de rupture. L'air change, chargé d'une tension électrique, comme avant l'orage.

Sur le moniteur, un transfert stagne à 92%. Le curseur pulse en rouge. Cœur électronique à l'agonie. La moiteur de ses paumes rend le plastique glissant.

— Ne vous retournez pas.

Sa voix est un scalpel. Le souffle du médecin soulève une mèche de cheveux sur sa nuque. Dans le reflet de l'écran, elle voit la porte s'entrouvrir. Un filet de lumière crue tranche l'obscurité. Une ombre s'allonge, déformée, immense.

Le bippeur hurle une seconde fois. Ishida ne l'éteint pas. On n'entend plus que le sifflement pneumatique de la climatisation. Aiko sent le poids du médecin basculer vers l'avant. Il se prépare à bondir.

La porte pivote encore. Une main apparaît. Gantée de latex bleu, tachée d'un liquide sombre. Les doigts se referment sur le chambranle avec une force désespérée. Puis, un râle. Humide. Laborieux. Quelqu'un s'étouffe avec son sang de l'autre côté du panneau.

Ishida esquisse un rictus. Sa main quitte l'épaule d'Aiko pour glisser vers la poche de sa blouse. La forme métallique d'un instrument dessine un relief inquiétant.

93%. Le temps s'étire.

Le battant de la porte heurte la butée murale. Une silhouette s'effondre sur le seuil. Ce n'est pas le directeur. C'est un homme en tenue de patient, le dos ouvert sur une plaie béante, recousue à la hâte avec du fil de nylon grossier. Il rampe, laissant une traînée luisante. Ses yeux rencontrent ceux d'Aiko. Il n'y a plus d'iris, seulement une agonie laiteuse.

— Docteur... gargouille-t-il.

Ishida fait un pas de côté. Calme olympien. Sérénité des bourreaux convaincus. Il sort un stylet. La lame brille d'un éclat bleuté.

— Je vous avais prescrit le repos, Sato-kun.

Le clavier émet un bip sonore différent. Court. Final. Transfert terminé. Une nouvelle fenêtre s'ouvre : un flux vidéo de la morgue. Aiko manque de s'étouffer. Son propre nom est inscrit sur une étiquette de cadavre, déjà attachée à un tiroir réfrigéré ouvert.

La lumière s'éteint. Le noir est total. Un craquement de cartilage brisé résonne dans la boîte de conserve métallique. Une paume moite se plaque sur la bouche d'Aiko avant qu'elle ne puisse hurler.

— Pas un bruit, ordonne une voix inconnue.

L'effluve n'est plus celle d'Ishida. C'est un relent de formol et de terre fraîche.

L'étau de cuir froid écrase ses lèvres contre ses dents. Le goût métallique du sang envahit sa bouche. Ses poumons supplient pour une goulée d'air. Dans l'obscurité, elle perçoit le glissement feutré des chaussures d'Ishida. Le médecin est là, à moins de deux mètres. Une présence électrique.

Sato ne râle plus. Il se vide. Le liquide frappe le sol par saccades régulières. Métronome macabre. Aiko tente de reculer, mais l'individu qui la maintient est une paroi de muscles rigides. Elle sent la texture d'un pansement rugueux sous la main de son ravisseur.

— Chut, souffle la voix.

Murmure de papier de verre. Ce n'est pas Ishida. C'est une émanation de tombeau ouvert qui s'immisce dans ses sinus. Le médecin s'arrête. On n'entend plus que le ventilateur d'un serveur unique, ronronnant comme un chat satisfait.

Une lueur bleutée renaît. L'écran de garde s'est réveillé. La silhouette du médecin se découpe. Il tient son stylet comme un chef d'orchestre. Ses yeux, billes de verre sans reflets, balayent la pièce. Il sourit. Certitude mathématique.

— Je sais que vous êtes là. La mort a une signature thermique, vous savez.

La main sur sa bouche tremble imperceptiblement. L'inconnu se tend. Ressort sur le point de lâcher. Aiko sent une pointe dure s'enfoncer dans ses côtes. Un os saillant. Elle doit choisir : la lame d'Ishida ou cette ombre qui sent le cadavre exhumé.

Un bruit de succion retentit près de la porte. Sato griffe le montant du bureau. Ishida avance d'un pas. Le cuir grince. Elle baisse les yeux vers le moniteur. *Nettoyage terminé.* Les logs n'existent plus. Elle n'a plus rien, hormis cette peur qui lui tord les entrailles.

L'inconnu la tire brusquement vers l'arrière. Trop rapide. Trop violent. Son coude heurte une pile de dossiers qui s'effondre. Ishida s'arrête net. Son cou craque.

— Trouvée.

La lame fend l'air dans un sifflement de soie déchirée.

Le stylet s'enfonce dans le plastique de la baie avec un bruit d'os brisé. L'acier frôle son oreille. Le souffle du métal laisse un sillage de chair de poule sur son cou. Ishida ne retire pas son arme. Il incline la tête.

Aiko sent la pression de l'inconnu augmenter. L'homme est une architecture de fer recouverte d'un manteau exhalant des racines pourries. Une de ses mains se referme sur son poignet. Elle sent chaque cicatrice de sa paume.

— Le silence est une politesse, murmure Ishida.

Il contourne l'angle de la baie. Ses phalanges tâtent l'air comme des antennes. Aiko voit ses propres doigts, blancs de terreur, se crispent sur une étagère. Une goutte de sueur glisse entre ses omoplates.

Sato laisse échapper un dernier gargouillis. Pour Ishida, ce n'est qu'une donnée obsolète. Son attention est soudée à l'ombre d'Aiko.

L'inconnu la tire vers le bas. Translation précise. Elle rampe sous le câblage, jungle de gaines noires qui lui griffent le visage. Au-dessus d'eux, le stylet quitte son support.

— Vous avez vu les logs ? Sa voix est douce. Paternelle. Du bruit blanc, Aiko. Rien d'autre.

Elle aperçoit ses chaussures parfaitement cirées à travers la base du rack. Moins d'un mètre. L'ombre du scalpel s'étire sur le mur. L'inconnu libère son poignet. Il sort un tube de verre, scellé par de la cire noire. Il le porte à ses narines, s'enivrant d'une substance invisible.

Le médecin s'arrête. Ses narines se pincent.

— Cette odeur...

Ishida plonge sa lame sous la rangée de serveurs. Aiko plaque son visage contre le béton froid. Le choc n'arrive pas. Un bruit de verre brisé sature l'espace. Une fumée épaisse, lourde, se déverse du tube.

Aiko suffoque. Dans le brouillard, Ishida recule. Ses pas trahissent une faille.

— Qu'est-ce que c'est ? crache-t-il.

L'inconnu se redresse. Il marche vers lui. Une main agrippe le col d'Aiko. L'homme à la peau de tourbe la soulève, la propulsant vers la sortie.

— Courez.

Elle trébuche dans les fils, percute un chariot. Elle court à l'aveugle, guidée par l'instinct, et débouche dans le couloir clinique. Le silence du Bloc 4 l'accueille. Un cri déchire le calme derrière elle. Un cri d'incompréhension.

Ses talons claquent sur le marbre. Elle doit atteindre l'ascenseur. Mais les lumières virent au cramoisi.

— Code Noir, annonce une voix synthétique. Confinement total.

Le rideau de fer se bloque. Les portes coupe-feu grondent dans leurs rails. Piégée.

Elle pivote vers l'escalier de service. La porte s'ouvre. Ishida apparaît, la moitié du visage sous un masque, ses yeux brillant d'une lueur joyeuse.

— Votre badge, Aiko.

Dans sa paume repose le rectangle de plastique. Brisé en deux. Derrière lui, l'ombre de l'inconnu fait désormais partie du béton.

Le visage d'Aiko, sur la photo, est scindé. Cicatrice de polymère. Ishida tient l'objet comme un insecte épinglé. Une odeur de peroxyde saturé ses narines. Les buses de stérilisation s'activent. Sifflement pneumatique.

— Le système réclame l'équilibre, murmure Ishida.

Il fait un pas. La semelle craque sur le linoléum. Aiko recule, son talon heurte le rail métallique. Le rouge des alertes transforme le couloir en gorge sanglante. Elle fixe la main gantée. Il n'y a aucune haine, juste une curiosité clinique.

— La curiosité est terminale ici.

Il lâche le badge. Le plastique tombe sans bruit. Elle ne baisse pas les yeux. Un cliquetis métallique résonne derrière la porte de l'ascenseur bloqué. Des griffes ? Ou les victimes qui réclament leur place ?

Le médecin sort un scalpel. La lame devient un trait de feu sombre.

— La décontamination ne laisse aucune empreinte.

Il avance. La vapeur d'ozone lui arrive aux genoux. Aiko serre le plastique d'un distributeur de gel fixé au mur.

L'ombre derrière Ishida bouge. Craquement de vertèbres. L'homme à l'odeur de terre n'était pas un décor. Il pose une main massive sur l'épaule du médecin.

Le scalpel tremble. Une fraction de seconde.

Le plafond explose dans une pluie d'étincelles.

Les tubes fluorescents s'écrasent en grêle de diamants noirs. Aiko protège son visage, sentant une morsure vive sur son coude. La poussière de gypse envahit ses poumons. La silhouette d'Ishida oscille, déformée par les stroboscopes.

La poigne du géant s'enfonce dans son trapèze. Étreinte de fossoyeur. Ishida ne crie pas, mais son corps se raidit comme une corde de piano. Un filet de sang sombre trace un chemin sur son masque bleuté.

Aiko s'arrache du mur. Elle serre le distributeur de gel contre sa poitrine. Le terminal émet un bip de fin. 99%. Le message pulse. La machine dévore les noms des sacrifiés.

L'inconnu incline son buste vers l'oreille du chirurgien. Un grognement viscéral, sans mots. Mécanisme grippé. Ishida tente un coup de revers, mais le géant ne cille pas, laissant l'acier mordre sa joue.

Le sang est noir sous les néons moribonds. La main du géant porte les stigmates du sous-sol : chaux vive et terre grasse. Un nouveau craquement provient de la cage thoracique du médecin. Ishida lâche son scalpel. Ses rotules percutent le sol, mais la poigne le maintient debout. Le "Dieu" est une marionnette.

Le terminal s'éteint. Silence de plomb. Aiko ne voit plus que les orbites vides du géant.

Un bruit de succion retentit au-dessus d'eux. Dans la gaine de ventilation, quelque chose descend.

Le conduit vomit une poussière grise. La déglutition mécanique s'intensifie. Aiko serre son arme dérisoire. Le regard d'Ishida croise le sien. Ce n'est plus l'homme arrogant, mais une proie aux capillaires explosés. Un sifflement ténu s'échappe de ses lèvres bleuies.

Un liquide visqueux perle de la grille. Substance translucide qui s'étire en filaments. Une goutte tombe sur la blouse d'Ishida. Le tissu fume. Viande acide. Elle veut fuir, mais ses muscles sont du plomb fondu.

Sur le moniteur noir, une ligne verte : **'Aucun log disponible.'** Perte totale. Elle lâche une plainte de bête blessée quand le panneau cède.

Une main trop longue, aux articulations multiples, émerge du conduit. Elle laisse des traînées de mucus corrosif. Aiko sent la vibration. Ce n'est ni un homme, ni une machine. C'est l'expérience qu'Ishida n'a pas consignée.

Le géant incline la tête vers la chose. Sa main se resserre sur la gorge du médecin. Un craquement sec, branche morte brisée en hiver. La tête d'Ishida bascule. Le Dieu est mort, mais son bourreau l'utilise comme bouclier.

Le souffle fétide de la créature effleure son crâne. Aiko lève les yeux.

La chose n'a pas de visage. Juste une fente verticale qui révèle des rangées de dents en porcelaine.

La fente palpite. Les dents s'entrechoquent avec le cliquetis d'un plateau d'instruments renversé. **Clic. Clic.** Aiko ne respire plus. Une goutte de mucus se détache. Elle s'écrase sur son dos de sa main.

La douleur est une brûlure blanche, électrique. Elle regarde sa peau bouillir, bulles de

chair carbonisée éclatant en silence.

Le géant opère un mouvement de recul. Ses bottes crissent sur le verre. Le cadavre d'Ishida oscille, ses doigts effleurant le sol. L'ombre souterraine grogne, faisant vibrer le caisson de basses du moniteur. Il interpose la carcasse entre lui et la créature.

La chose coule du plafond. Ses membres sont des tiges de bambou couvertes de peau mouillée. Des segments trop nombreux. Une section de thorax apparaît, parcourue de veines bleues luminescentes. Les dents en porcelaine brillent, stériles.

Aiko recule d'un millimètre. Son badge pend comme un poids de plomb. Elle est seule dans une cage avec deux cauchemars qui se mesurent.

Un nouveau filament de glaire tombe sur le visage d'Ishida. Son nez se dissout dans un grésillement. La nappe de gaz toxique stagne à hauteur d'homme. La créature incline sa fente vers Aiko. Elle cherche l'anomalie qui a touché au clavier.

Un spasme secoue les membres de la bête. Elle se détend. Ressort rouillé.

Le géant rugit et projette le cadavre vers le plafond.

La masse inerte de coton blanc fend l'air. Le choc est mou. La créature se referme sur la dépouille, les crocs de porcelaine s'ancrant dans la poitrine. Un sternum cède. Aiko plaque ses mains sur ses oreilles. Le son traverse ses os. L'arrière-goût de bile brûle son œsophage alors qu'Ishida disparaît dans l'ombre du conduit.

La plaie sur sa main pulse. Venin grignotant les nerfs. La cloque est devenue une fenêtre sur ses propres tissus rouges. Le géant ne regarde pas la fin du repas. Il pivote, ses bottes arrachant des éclats de carrelage. Muscles roulant comme des câbles de remorquage. Il s'élanche vers la porte blindée. Le métal gémit sous l'impact.

Sur l'écran, le rouge inonde la pièce. *PURGE TERMINÉE*. Le noir revient, soudain. Aiko ne sent plus la douleur, seulement le sol qui se dérobe. Un bruit de succion, juste au-dessus de sa nuque. La fente s'est rouverte. Odeur de porcelaine propre et d'estomac ouvert.

Une main immense, rugueuse comme de l'écorce, se referme sur sa gorge. Le géant. Il la soulève sans effort. Il approche son visage du sien. Elle devine deux puits de vide. Il ne la sauve pas. Il l'utilise.

Un déclic résonne au bout du couloir, suivi d'un rire synthétique.

— Session terminée, Aiko, murmure une voix identique à celle d'Ishida.

Le sol vibre sous une accélération brutale. Le Bloc 4 bascule dans le puits d'ascenseur.

Chapitre 3

La Sélection Naturelle

L'air du bloc 4 sent l'ozone et le métal froid. Dans le couloir, les semelles du Dr Ishida glissent sur le linoléum. Aucun son. Derrière lui, Aiko serre sa tablette. Ses phalanges blanchissent. Les néons grésillent avec une régularité de métronome, projetant des ombres hachées sur les murs.

Ishida s'arrête devant la chambre 412. Il ne consulte pas le panneau numérique. Ses yeux sont deux billes de givre, fixes, scannant l'air.

— Regardez ce service, Aiko, murmure-t-il. Sa voix glisse comme un scalpel sur de la soie.

Il désigne les portes closes, alignement de cellules sous perfusion.

— Trop d'éléments défaillants. Le système s'alourdit. Il faut épurer.

Il pousse la porte. L'odeur de sueur aigre et de pharmacopée les percute. Sur le lit, Hanae lutte. Sa poitrine se soulève dans un effort spasmodique. Le sifflement de son asthme est un cri mécanique. Ishida s'approche. Ses longs doigts effleurent le dossier médical. Il ignore le visage de la patiente. Il lit les chiffres en chute libre.

— Un moteur qui ne veut plus démarrer, lâche-t-il.

Clac.

Un bruit sec. Métallique. Aiko sursaute. Elle fixe l'écran du ventilateur pulmonaire.

Le débit est stable : 450 millilitres. Tout est normal dans le monde binaire des capteurs. Mais le bruit recommence.

Clac.

C'est une électrovanne qui grippe. Un morceau de fer refusant de s'ouvrir. Hanae vire au mauve. Ses doigts griffent le drap en coton rêche. Ses yeux sont deux cercles de terreur. Le tube endotrachéal lui vole sa voix.

— Pourquoi l'alarme ne sonne pas ? siffle Aiko.

Ses doigts tremblent sur l'interface tactile. Verrouillée. Code administrateur requis. Elle tape sur la dalle de verre. Rien.

— Parce que l'algorithme est d'accord, répond Ishida.

Il ne regarde pas la patiente. Il regarde Aiko. La fumée âcre s'échappe de la grille arrière de la machine. La chaleur irradie du bloc d'alimentation. Le ventilateur s'emballe. Le sifflement devient un hurlement de turbine.

— Observez, reprend le médecin. Le poids des improductifs écrase les fondations. L'équilibre exige une coupe franche.

Hanae arque le dos. Ses côtes dessinent des arcs tendus, sa cage thoracique transformée en prison prête à céder. Puis, un craquement sourd provient de son thorax. Un bruit de branche de cèdre qui rompt sous la neige. La plèvre vient de lâcher. L'air s'engouffre dans la cavité, déviant le cœur dans un glissement viscéral.

Le moniteur cardiaque s'affole. 42, 28, 14.

Soudain, un déclic magnétique. La porte de la chambre se verrouille de l'extérieur.

Aiko se jette sur la poignée. Le métal est glacé. Elle tire, l'épaule contre l'acier, mais rien ne cède. Au-dessus d'eux, le flux de la ventilation s'inverse. Une brume fine et incolore scintille sous les néons avant de disparaître dans l'atmosphère.

— Qu'est-ce que c'est ? souffle Aiko. Ses jambes deviennent du plomb.

— Le sommeil des justes, murmure Ishida. Il sort un scalpel de sa poche. La lame de carbone brille. Le système efface les témoins. Inefficacité. Instabilité.

Une voix synthétique déchire le silence.

— *Sujets stabilisés. Début de l'incinération préventive dans soixante secondes.*

Aiko glisse contre la porte. Ses poumons brûlent comme s'ils contenaient du verre pilé. Sa vision s'effiloche. Elle voit Ishida, immobile, une statue de sel dans la brume toxique. Il ne transpire pas.

Un nouveau claquement retentit, mais il ne vient pas du ventilateur. Il vient du couloir.

La porte blindée émet un gémissement de fibre optique sous tension. L'acier brosse se tord. Un entrebâillement de dix centimètres apparaît, brisant le protocole de scellage. Une main sans peau, aux phalanges articulées par des câbles optiques bleutés, saisit le rebord du battant.

Le métal chante sous la pression. Ishida incline la tête. Un éclat de curiosité malsaine traverse ses prunelles fixes. Il étudie l'anomalie.

— Fascinant, dit-il. L'entropie s'invite.

La main cybernétique se crispe. Les câbles pulsent. Le visage d'Ishida est baigné

d'une lueur spectrale.

— *Incinération... incinération...* répète la voix, enrayée.

Ishida range son scalpel. Il ajuste ses lunettes. Il ignore Aiko, prostrée au sol, et le cadavre de Hanae qui n'est déjà plus qu'une donnée effacée. Il s'approche de la porte qui gémit.

— L'ajustement est en cours, murmure-t-il.

Dehors, dans le couloir, le bruit de pas lourds et cadencés résonne. Une marche militaire. Ils ne viennent pas pour soigner. Ils viennent pour nettoyer.

Chapitre 4

Le Protocole Fantôme

L'air lui brûle les bronches. Sec. Chargé d'ions avant la panne. Aiko franchit le seuil du centre de données. Le silence n'existe pas ici. Un hurlement sourd remonte par ses chevilles, traverse son bassin et loge une pointe d'acier dans sa nuque. Les armoires de serveurs se dressent comme des stèles d'obsidienne. Des milliers de diodes bleues clignotent. Une syncope nerveuse. Elle avance dans l'allée centrale. Ses semelles de gomme sont muettes sur le faux plancher.

Console 4-B. Ses doigts sont engourdis par la climatisation. Seize degrés. Elle sort la clé de dérivation. Le port USB résiste, puis cède. Un craquement sec. L'écran l'aveugle. La lumière crue creuse ses cernes. Elle tape son mot de passe. Chaque pression sur les touches mécaniques résonne comme un coup de feu. Le curseur clignote. Avide.

L'arborescence de l'hôpital s'affiche. Des grappes de fichiers pendent comme des veines noires. Dans les entrailles de la racine, elle trouve le répertoire sans nom. Cryptage militaire. Elle force l'accès. La sueur pique son cuir chevelu malgré le froid polaire. Une liste défile. Un nom revient en boucle : « Euthanasia.exe ».

Aiko ouvre le journal des événements. Sa respiration se fragmente. À gauche, les constantes vitales en réanimation. À droite, les flux financiers de Tokyo. Une courbe s'aplatit. Le patient du lit 402 est mort. Trois secondes plus tard, une transaction s'affiche : achat massif d'options. Hausse immédiate de 12 % de l'action du groupe. Une mécanique d'horlogerie. Chaque arrêt cardiaque déclenche une impulsion de profit. Le Dr Ishida trade des cadavres.

Ses yeux brûlent. Elle veut vomir. Son estomac est un nœud de terreur. Elle tente de copier les preuves. La barre de progression stagne à 44 %. Un bruit brise le ronronnement des ventilateurs. Ce n'est pas une alerte. C'est un son métallique. Lourd. Définitif. Le verrou s'engage. Aiko se fige. Elle fixe son reflet déformé dans le moniteur.

La diode de la porte vient de passer au rouge fixe. Elle est enfermée.

Le silence est une chape de plomb. Aiko reste immobile, le dos voûté sur la console. Le froid s'insinue sous sa blouse. Une caresse de morgue. Dans le reflet de l'écran, la pupille écarlate de la porte observe sa détresse. Elle force une inspiration. L'air est sec. Il lui râpe la gorge.

Ses doigts quittent le clavier. Ils sont gourds. Elle se lève. Ses genoux craquent dans le vide sonore du data center. Chaque pas sur le plancher surélevé résonne. Elle atteint la porte. Pose sa main sur l'acier brossé. Le métal vibre. Les serveurs dévorent des vies à quelques mètres de là. Aucun bouton d'urgence. Le lecteur de badge est mort.

Elle frappe. Le choc remonte dans son épaule. Aucune réaction. Elle colle son oreille contre la paroi. Rien. Juste le sifflement des transformateurs. L'hôpital l'a avalée. Elle n'est plus une employée. Elle est une variable à supprimer.

Elle court vers la console. 45 %. La copie rampe. Sous le répertoire du virus, un dossier s'ouvre : « Phase de Nettoyage / Témoins ». Son matricule, AK-774, s'affiche en tête de liste. Un sablier tourne. Imperturbable.

Le système gère les risques. Une ligne de code défile :
HALON_DISCHARGE_SEQUENCE_INITIATED.

Un sifflement aigu s'élève des grilles du plafond. Ce n'est pas de l'air. C'est un gaz

incolore. Inodore. Il étouffe les incendies en privant la pièce d'oxygène. Aiko porte la main à sa gorge. Les serveurs d'obsidienne semblent se rapprocher.

Le moniteur s'éteint. Un curseur blanc écrit, lettre après lettre :
« Le sacrifice est une statistique, Aiko. »

Le curseur pulse. Un battement de cœur électronique. Aiko recule contre une baie de serveurs. Ishida est là. Derrière le verre et le béton. Il observe la courbe de son agonie. L'atmosphère se densifie. Elle sent une pression derrière ses globes oculaires. L'hypoxie.

Ses doigts cherchent une prise. Elle veut hurler, mais le cri reste coincé dans sa trachée. À l'écran, le protocole efface les caméras de l'étage. Tout est automatisé. Sa mort sera un incident technique. Une rupture de canalisation. Elle regarde ses mains. Ses ongles deviennent bleutés. Ses pensées s'effilochent.

Elle se laisse glisser au sol. La surface est glaciale. Elle aperçoit une plaque de désolidarisation. Ses muscles brûlent. Une douleur lactique lui cisaille les bras. Elle enfonce ses doigts dans la fente. Tire. Ses articulations craquent.

La plaque résiste. Elle s'acharne, le visage plaqué contre le métal. Chaque seconde s'étire. Une éternité de souffrance. Le sifflement du gaz a cessé. Une pesanteur absolue. Elle lève les yeux vers le moniteur.

« 52 % effectué. Optimiser la suppression ? (Y/N) »

Le curseur attend. La lumière rouge du verrou projette une ombre sanglante. Aiko sent son cœur ralentir. Des coups de butoir contre ses côtes. Elle tend le bras. Ses doigts effleurent la touche « Échap ». Le contact est irréel.

Un bruit de succion retentit. La pression s'inverse. Les parois gémissent. Le métal se contracte. Une trappe s'entrouvre brusquement. Un souffle d'air vicié.

Une main gantée de latex blanc émerge de l'obscurité.

Elle ne tremble pas. Une excroissance de la machine. Les doigts sont longs. Effilés. D'une propreté clinique. Aiko se plaque contre les serveurs. Le métal brûlant lui mord les omoplates. Ses jambes sont deux masses de plomb. L'air manque. Ses poumons sont des éponges sèches.

Le gant de latex glisse sur le rebord.

— Ne bougez pas. Vous manquez d'air.

La voix est un souffle. Neutre. C'est le diagnostic final. Aiko voit l'éclat de lentilles de contact dans l'interstice. Sur l'écran, le transfert atteint 58 %. L'action de l'Hôpital Universitaire gagne trois points. Une symétrie mathématique. Le dernier souffle contre le profit.

La main se déploie. Elle tient une valve de dérivation.

Aiko tente de hurler. Un sifflement rauque s'échappe de ses lèvres. Sa vision se segmente. Des taches noires mangent les bords. L'intrus ajuste le débit de halon. Il calibre son agonie. Elle sent l'air ionisé lui piquer les sinus.

— Le système est efficace, murmure la voix. Chaque décès libère une unité de soin. Vous êtes l'impayé, Aiko.

Un clic métallique. Sec. Définitif.

Le sol vibre. Les ventilateurs montent en régime. Un hurlement mécanique. Elle regarde le code source. Des colonnes de noms. Ses anciens patients. Ils n'étaient que des variables de rééquilibrage. La main se retire. La trappe claque.

Aiko est seule. L'air est une mélasse épaisse. Impossible à filtrer. Elle griffe le sol. Ses ongles s'arrachent. Ses yeux se fixent sur la porte. Le voyant de verrouillage s'est éteint.

Le silence revient. Artificiel.

Une nouvelle vibration. Quelqu'un tape au clavier derrière la paroi vitrée. Un visage apparaît dans le reflet. Ishida. Il ne la regarde pas. Il fixe l'écran. Ses lèvres bougent. Un calcul. Il lève un scalpel. Le pose contre la vitre. Trace une ligne verticale devant ses yeux.

Le moniteur passe au vert fluo.

« Optimisation terminée. Suppression des témoins activée. »

La porte s'entrouvre d'un millimètre. Sifflement de décompression. Un courant d'air glacé s'engouffre. Ça sent le formol. La morgue est juste en dessous.

Une main se pose sur sa cheville. Elle sort du plancher. Une poigne de fer l'entraîne vers le bas.

L'étau se referme sur le tendon d'Achille. Une adhérence visqueuse. Aiko griffe la dalle perforée. Ses doigts cherchent une prise dans les trous de ventilation. Ses ongles se retournent. Elle est tirée vers l'arrière. Centimètre par centimètre.

Le gaz lui brûle les poumons. Une morsure acide. Sous elle, le vide est peuplé de câbles noirs. Des fibres optiques luisent comme des entrailles. La pression sur sa cheville augmente. Traction mécanique. Ses phalanges blanchissent. Le sang macule le gris du data center.

Ishida est immobile. Une silhouette de craie derrière la vitre. Il fait glisser son scalpel. Le sifflement strident perce le vacarme des turbines. Son regard est vide. Observation

clinique. Aiko y lit sa propre obsolescence. Elle est un coût opérationnel. Ishida est un jardinier qui arrache une herbe.

Son buste bascule dans l'ouverture. Elle sent l'électricité statique hérissier ses cheveux. L'obscurité l'engloutit. La main ne tremble pas. Elle l'aspire vers le Bloc 4. Ses hanches cognent le cadre métallique. Choc sourd. L'odeur de formol lui tapisse la gorge. Une couche de cire mortuaire.

Sa vision se trouble. Elle saisit un câble bleu dans sa chute. Ses doigts se referment. Force du dernier espoir. Le câble se tend. Gémie. En bas, deux points de réflexion lumineuse l'attendent. La poigne remonte vers son genou.

Les fixations s'arrachent du béton. Crissement de métal torturé. Aiko voit Ishida poser sa paume contre le verre. Il ne dit pas adieu. Il vérifie que la porte est close.

Craquement définitif. Le câble lâche.

La gravité est une sentence. Aiko bascule. Nausée fulgurante. Le cri meurt dans sa gorge. Air surchauffé. Soufre. Sa main gauche griffe une paroi. Ses ongles s'arrachent sur des rivets. Morsure nette. Son corps est stoppé par un enchevêtrement de câbles épais.

Elle rebondit. Suspendue à deux mètres du fond. L'acouphène électrique bat dans ses tempes. À quelques centimètres, un moniteur de maintenance s'allume. Lueur bleue. Spectrale. « Euthanasia.exe » clignote en rouge sang. Le curseur palpite comme un cœur malade.

Les chiffres grimpent. +4,8 %. +12 %.

La vie humaine se dissout dans le dividende. La pression sur sa cheville revient. Régularité d'un piston. Elle regarde vers le bas. Une gueule de goudron. Bruits de

succion. La machine est devenue le prédateur.

Ishida s'éloigne de la vitre. Une traînée de buée subsiste. Bruit sec. Verrouillage électromagnétique des issues. Aiko entend les ventilateurs s'emballer. Ils aspirent l'oxygène pour refroidir les processeurs. La température monte. Chaleur sèche. Elle lui dessèche la cornée.

Elle cherche son outil multifonction. Rien. Poche déchirée. Elle est seule dans les entrailles d'un système qui exige son sacrifice. L'écran affiche une ligne plate. Dossier 88-B. Patient décédé. Clic. Validation. L'action bondit.

Un murmure s'élève de la fosse. Voix synthétique.
— Aiko. Optimisation en cours.

Le câble vibre. On veut la broyer. Une seconde main se referme sur son mollet.
Clic. Juste derrière la cloison.

Le son est sec. Sans écho. Un piston hydraulique s'est armé. Aiko ne respire plus. Ses poumons sont du papier froissé. La chaleur franchit un seuil. Sa peau est un parchemin trop étroit. Une goutte de sueur pique son œil. Brûlure acide. Elle fixe l'écran. Dossier 88-B archivé.

Le curseur bascule : Chambre 415. Coût d'entretien trop élevé.

L'intrusion commence. Des fibres de carbone s'insinuent sous son pantalon. Froideur cryogénique. Cela rampe vers ses nerfs. Aiko plaque ses paumes contre un serveur brûlant. Le métal lui arrache la peau. Les turbines hurlent. Elles dévorent l'oxygène restant.

— Le sacrifice est une variable, Aiko.

La voix d'Ishida est saturée de distorsion numérique. Texture de verre brisé. Elle enfonce ses ongles dans une grille d'aération. Ses doigts rencontrent un bord tranchant. Elle tire. Douleur blanche. Sous elle, les cliquetis d'un insecte géant.

`TARGET_ACQUIRED: AIKO_L.`

Le profit défile. Une traînée lumineuse. Elle est l'ajustement budgétaire. Ses doigts glissent sur le sang. Tension insupportable. Son péroné craque. Un bruit de bois sec.

Vibration massive. L'ascenseur de service s'immobilise derrière le rack. La paroi coulisse. Une guillotine lente.

Métal contre métal. Un gémissement qui vibre dans ses dents. L'air de la cabine sent le lubrifiant et le coton stérile. Elle est clouée au sol. Le compteur de dividendes ne s'arrête pas.

La porte s'élargit. Une ombre rigide se découpe sur le béton. Silhouette de craie. Elle attend. La fibre de carbone se détend d'une fraction. Relâchement de prédateur. Aiko cherche une arme. À trente centimètres, un tournevis gît dans la poussière. Trop loin.

— L'efficacité est la seule morale.

Ishida sort des murs. Sa voix résonne dans les conduits. `DELETION IN PROGRESS... 4%`. Elle est une scorie. Ses poumons réclament de l'air. L'ozone sature tout.

Elle tente une extension. Son épaule craque. Angle impossible. Son index effleure le plastique du tournevis. Glissant. Elle se concentre sur le grip rugueux. L'ombre fait un pas. *Clac. Clac.* Rythme synchrone avec le monitoring de la 415. La courbe s'affaisse. Ligne d'horizon. Profit +0,4 %.

La silhouette s'arrête. Visage dans l'ombre. Ishida lève une tablette. Reflet cyan sur ses traits. Il ressemble à un spectre de glace. Ses doigts glissent sur le verre.

— Dommage que tu n'aies pas compris le motif.

Il tape une commande. Le câble se rétracte. Aiko est tractée sur le dos. Son crâne heurte un rack. Voile noir. Elle agrippe le tournevis. Le plante dans le faisceau de fibres. Gerbe d'étincelles bleues. Flash stroboscopique sur le visage d'Ishida.

Le système hurle. Alarme inhumaine. Suppression : 98 %.

L'ascenseur se referme. Ishida sourit. Il presse une icône. Sifflement pneumatique. L'odeur change. Plus lourde. Sucrée. Les serveurs s'éteignent.

`AUTODESTRUCTION PROTOCOL: HARDWARE PURGE INITIATED`.

Nappe de gaz invisible. Fruit blet. Éther. Ses bronches se rétractent. Coton dans les alvéoles. À ses pieds, le câble grésille. Plastique brûlé. Elle tente de se redresser. Douleur électrique. Le sang coule le long de son cuir chevelu.

Ishida est un monolithe. Ses yeux ne cillent pas. Calme d'un boucher devant la carcasse.

— La purge préserve l'intégrité du système.

Les diodes passent au rouge écarlate. Hululement électronique. Les disques durs s'arrêtent. Râle de métal. `Euthanasia.exe` s'emballe. Les dividendes grimpent. 12,8 %.

Son cœur cogne. Vision trouble. Le halon évacue l'oxygène. Ses mains sont bleues. Ses pensées sont des zéros qui s'effacent. Ishida recule dans la cabine. Il attend que la statistique se stabilise.

Elle rampe. Un centimètre. Le tournevis crache des étincelles. Aiko atteint la console de secours. Griffes le métal. Lève les yeux vers la porte blindée.

Clic sec. Lourd. Définitif. Verrouillage électromagnétique. La porte ne répond plus. Ishida esquisse un salut. Presse une icône.

Les lumières de secours s'éteignent. Noir total. Liquide. Seul subsiste le sifflement d'un acide qui ronge les câbles au-dessus d'elle.

Linceul de goudron. Aiko plaque sa joue contre la dalle. Elle cherche un reste d'air. Le sifflement acide lui perce les tympans. Elle n'entend plus les ventilateurs. Dans ce silence de cathédrale, son cœur est un tambour.

Ses doigts rencontrent un rack brûlant. Elle retire sa main. La peau reste collée. La douleur la réveille. Elle aperçoit un spectre cyan sur un terminal. `Euthanasia.exe` finit le travail. Poésie macabre du profit net.

Grésillement. Les haut-parleurs claquent.
— Vous n'êtes qu'une variable d'ajustement.

Elle rampe. Ongles cassés. Doigts en sang. Ses poumons brûlent. Elle crache un liquide métallique. Elle atteint le clavier. Mémoire musculaire. `IF (patient_id == ALL) THEN...` Ses phalanges écrasent les touches.

Le graphique vacille. La courbe chute vers le zéro.

Derrière la vitre, Ishida se fige. Il ne sourit plus. Il plaque sa tablette contre le verre. Ses doigts tapotent nerveusement. Le terminal d'Aiko passe au violet. Blanc aveuglant. Alerte de surchauffe. Les ventilateurs explosent en gerbe d'étincelles.

Aiko s'effondre sur la barre d'espace. Bip continu. Ses yeux se ferment. Une dernière notification s'affiche.

`CIBLE PRIORITAIRE DÉTECTÉE : DR. ISHIDA, ÉTAGE 7.`

Dans le couloir, les verrous lâchent. Coup de feu métallique. C'est la porte de l'ascenseur d'Ishida qui se bloque. L'alarme incendie hurle enfin.

Son téléphone vibre. *« Transfert terminé. Ils savent. »*

Aiko ne bouge plus. Fumée noire. La porte blindée reste close.

Des pas lourds résonnent derrière l'acier. On frappe. Trois coups. Mesurés.

Une voix rauque traverse le fer :

— On ne laisse pas de traces, Aiko. Jamais.

Le canon d'un chalumeau thermique découpe le panneau. Flammes bleues.

Chapitre 5

Sous le Scalpel

La porte coulisse avec un soupir d'air comprimé. Le Bloc 4 est une boîte de verre et d'alliages polis où le temps semble s'être figé dans une stase artificielle. L'air, trop sec et saturé de chlore, gratte le fond de la gorge. Aiko franchit le seuil, le claquement de ses sabots en plastique sur le lino gris résonnant comme une intrusion indécente dans ce sanctuaire de silence. Au centre, sous la constellation agressive des scialytiques, le corps attend, masse informe noyée sous des champs opératoires d'un bleu électrique. Seule une fenêtre de peau blafarde est exposée, tendue, offerte à la lame.

Ishida est déjà là, statue de nacre immobile derrière sa visière de polycarbonate. Ses mains manipulent le laser avec une économie de mouvement qui frise l'inhumain. Un sifflement aigu déchire le silence, immédiatement suivi par une volute de fumée lourde, à l'odeur de chair vaporisée, sucrée et écœurante. Aiko sent une torsion brutale lui nouer l'estomac.

— Approchez, Aiko-san.

La voix est basse, un glissement de soie sur une surface abrasive. Elle avance jusqu'au bord de la table. Sous ses gants, le rebord de chrome est glacial, une morsure thermique qui lui remonte jusqu'aux coudes. Ishida lui tend un écarteur, un crochet poli dont les dents reflètent la lumière crue du plafonnier.

— Tenez ceci. Maintenez la tension sur le derme. Sans faiblir.

Elle prend l'instrument. Une micro-oscillation transmise par le respirateur fait vibrer

le métal contre ses phalanges. Ses muscles se tétanisent. Sous sa charlotte, une goutte de sueur naît au sommet de son front, s'attarde, puis entame une descente lente le long de sa tempe. C'est une torture liquide qu'elle ne peut essayer ; si elle bouge d'un millimètre, elle déchire les chairs. Elle fixe un petit accroc sur le masque d'Ishida, un détail minuscule, humain, qui jure avec la perfection clinique de l'instant.

— Vous tremblez, observe le chirurgien sans lever les yeux.

Le laser trace une ligne pourpre sur le derme. La fumée est aspirée par un tube qui grogne comme un prédateur affamé. Aiko serre les dents, le poignet en feu. L'écarteur semble désormais peser un poids de plomb. Ishida pose le laser, saisit un scalpel dont la lame capte un éclat bleuté et se penche. Elle sent son souffle contre son oreille, une chaleur déplacée dans ce périmètre de glace.

— Votre rythme cardiaque s'emballe, Aiko-san. C'est une réaction biochimique fascinante, mais elle pollue la précision du geste. Regardez plutôt la structure.

Il ne regarde plus la zone d'incision. Ses yeux se fixent sur un vaisseau sain, une artère parfaite qui charrie la vie avec une régularité de métronome. Le scalpel descend, lent, gracieux. La lame plonge. Le tissu se déchire dans un craquement humide. Un jet chaud macule le champ bleu, puis sature le gant d'Aiko. Le moniteur s'emballe, les bips saturent l'espace.

— Oh, murmure Ishida. Une variable imprévue.

Il ne cherche pas à clamber. Il lâche l'instrument dans la plaie ouverte. Le scalpel disparaît dans la fente béante avec un bruit de succion, englouti par le flot qui déborde. Aiko ne lâche pas l'écarteur, ses doigts soudés au métal par une crispation de cadavre. Le fluide, d'un rouge presque noir, franchit la barrière des champs stériles et rampe sur ses phalanges. C'est une chaleur poisseuse qui imprègne le latex, une agonie liquide qu'elle peut presque toucher.

— Corrigez cela, ordonne Ishida.

Il reste les bras ballants, les paumes ouvertes comme un prêtre devant un autel profané. Il observe la dilatation de ses pupilles, scrutant sa terreur comme une donnée de laboratoire. Le sifflement du moniteur devient continu, une pente fatale que les chiffres rouges confirment : 45, 30, 20. Aiko sent le goût du cuivre envahir sa bouche.

— Le mécanisme faiblit, murmure-t-il, ses yeux rivés sur la mare qui commence à goutter du bord de la table. Que disent vos théories, ingénieure ? Quelle est la probabilité de survie quand le contenant se vide ?

Il tend une main vers son cou, sans la toucher. Ses doigts effilés s'arrêtent à quelques millimètres de sa jugulaire qui bat la chamade. Dans le reflet de la visière du chirurgien, Aiko voit sa propre silhouette, minuscule, écrasée. Soudain, le cœur du patient tente un ultime sursaut, projetant une giclée de sang directement sur son masque. Le monde devient un cauchemar écarlate. À travers le voile rouge, elle voit Ishida sourire. Ses dents sont d'une blancheur de porcelaine.

Il plonge enfin ses mains dans le carnage, non pour réparer, mais pour fouiller. Elle entend le craquement sec d'une côte. Il retire sa main, couverte de lambeaux sombres. Dans sa paume, un petit objet en titane brille, étranger, arraché aux entrailles.

— Ce n'est pas ce que nous avons implanté ce matin.

La porte du bloc glisse derrière eux. Des pas lourds crissent sur le carrelage. Sato, le chef de service, s'arrête sur le seuil. L'odeur de nicotine froide qui émane de lui se mélange à la puanteur ferreuse du sang.

— Ishida... qu'est-ce que vous avez fait ?

Sa voix tremble, trahissant une autorité qui s'effondre. Il s'approche de la table, les yeux fixés sur le zéro obstiné du moniteur. Le respirateur continue d'injecter de l'oxygène dans des poumons qui n'en veulent plus, créant un soulèvement artificiel, obscène, du thorax ouvert. Ishida referme son poing sur le fragment métallique.

— J'ai extrait une erreur, répond-il en se tournant vers Aiko. Tenez bien l'écarteur. Si vous lâchez, la cage se refermera sur mes mains. Et je devrai vous tenir pour responsable.

Il lui saisit le poignet, verrouillant ses muscles fatigués dans une étreinte douloureuse. Soudain, une alarme différente retentit. Les lumières passent au rouge, pulsant au rythme d'une urgence brutale.

— Quelqu'un force les serveurs, lâche Sato en consultant sa tablette.

Ishida ne sourit plus. Son regard se durcit. Le fragment de métal dans sa main commence à émettre une lueur électrique qui filtre entre ses doigts. Le corps du patient s'arc-boute alors dans un spasme violent. Ce n'est plus un homme, c'est une carcasse en pleine révolte. Sous les doigts d'Aiko, le métal de l'écarteur vibre, une fréquence basse qui lui remonte dans les avant-bras.

— Écoutez le signal, dit Ishida. Oubliez la chair.

Un murmure de gaz s'échappe des tissus, une plainte synthétique. Le patient ne respire pas, mais ses membres grattent le drap avec une régularité de métronome. *Scratch. Scratch.* Sato rampe vers le mur, les yeux révoltés vers la galerie d'observation. Là-haut, une ombre immobile pointe une optique vers le cœur d'Ishida. Le point rouge de la visée laser vient se poser sur sa blouse.

Ishida rit, un son sec comme une branche brisée. Il plonge sa main libre dans la cavité thoracique avec une brutalité de boucher. Un craquement de vertèbres résonne. Le

moniteur affiche désormais des suites binaires, des caractères qui défilent à une vitesse vertigineuse. Le point rouge quitte la poitrine du chirurgien, traverse l'espace et vient se fixer précisément sur la pupille gauche d'Aiko.

À cet instant, le verrou de la porte explose. Le souffle de la déflagration gifle Aiko, saturant l'air de plâtre et d'alliage pulvérisé. Ishida maintient le boîtier de titane devant son visage. Des fibres nerveuses en pendent, animées d'une vie propre, cherchant un contact organique.

— Ne clignez pas, Aiko-san.

Une fibre, froide et filiforme, s'insinue sous sa paupière. Ce n'est pas une piqûre, mais une caresse de glace qui explore la muqueuse humide, contourne la cornée et s'enfonce vers le nerf optique. Son cerveau sature. Des éclats de verre tombent de la galerie, tintant sur l'innox comme des clous sur un cercueil. Les hommes en noir franchissent le seuil, leurs lampes tactiques balayant le désastre.

Ishida saisit un scalpel laser. Le faisceau bleu crépite.

— C'est la fin du hasard, murmure-t-il.

D'un geste désinvolte, il tranche l'artère fémorale encore tiède. Le sang frappe la visière d'Aiko. Elle ne voit plus la salle, elle voit le réseau nerveux de l'hôpital entier s'afficher en lignes de code pourpre sur sa rétine. La table d'opération bascule brusquement. Le corps glisse avec un bruit de succion et s'écrase sur le sol. Ishida, lui, reste ancré, indifférent à la gravité.

Une silhouette immense, recouverte d'un alliage de carbone, entre dans la pièce. Elle n'a pas de visage, juste une fente optique. Le géant s'arrête, scanne le chaos et lève un bras massif. Ishida se relève, ses mouvements désormais parfaitement mécaniques, une diode rouge clignotant à la base de sa nuque.

Aiko sent alors un cliquetis sec, un verrou qui saute à l'arrière de son propre crâne. Le point rouge dans son œil s'éteint, remplacé par une obscurité profonde qui commence à respirer.

Chapitre 6

L'Omerta de Verre

L'air est trop pur. Dans le bureau du Directeur Sato, l'oxygène semble filtré par une machine qui en retire toute trace d'humanité. Aiko se tient debout, les jambes rigides, ses muscles contractés jusqu'à la crampe. Ses doigts serrent le rectangle kraft. Les bords cartonnés lui scient la pulpe des index. Elle sent une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates, un sillage glacé sur sa peau brûlante. Elle remarque un fil tiré sur sa manche, un détail absurde au milieu du désastre.

Sato ne lève pas les yeux. Il est absorbé par le triptyque d'écrans qui inonde son visage d'une lueur bleutée, presque cadavérique. Sur les moniteurs, des courbes de rentabilité s'élèvent comme des pics montagneux, acérées, impitoyables.

— Monsieur le Directeur, ma voix tremble, je le sais, mais j'insiste. Les rapports de monitoring du Bloc 4 ont été altérés. Sept arrêts cardiaques en quarante-huit heures. C'est impossible.

Le silence retombe. Pesant. Épais comme une nappe de brouillard industriel. Seul le ronronnement des processeurs emplit l'espace. Sato clique. Un bruit sec. Un os qui se brise. Il pivote lentement son fauteuil de cuir noir. Le cuir gémit. C'est le seul cri autorisé ici.

Il ne regarde pas Aiko. Il fixe son propre reflet dans la baie vitrée qui surplombe Tokyo, une mer de néons aveugles. Sans un mot, il fait glisser une liasse épaisse vers elle d'un geste machinal, comme s'il écartait une poussière gênante.

— Prenez des vacances, Aiko-san. La fatigue altère votre jugement.

Ses doigts effleurent le papier granuleux. Elle ne le prend pas tout de suite. Ses yeux fixent la prime de sang, puis le visage de cire de Sato. Il n'y a aucune menace explicite dans son regard, juste un vide sidéral. Une absence de lumière. Elle finit par saisir l'objet. Le poids est obscène. Elle fait demi-tour, ses talons claquant sur le granit noir. Elle traverse l'antichambre, dépasse la secrétaire robotique et s'engage dans le couloir.

Arrivée devant les ascenseurs, elle plaque son badge sur le lecteur.

Bip.

Un voyant rouge clignote. Elle fronce les sourcils, plaque à nouveau le plastique froid contre la cellule optique.

Bip.

Rouge. Encore. Une pulsation écarlate qui bat au rythme de son cœur. Elle appuie sur le bouton d'appel. Rien. Les chiffres au-dessus des portes restent figés sur le 44. Elle est au dernier étage, mais le système vient de l'effacer.

Soudain, un sifflement pneumatique déchire le silence. La cabine de gauche s'ouvre. Elle s'y engouffre, le souffle court. Elle presse le bouton du rez-de-chaussée. La porte coulisse, verrouillant le monde dans un claquement hermétique.

L'ascenseur ne descend pas. Il monte.

Les chiffres défilent avec une vitesse anormale. 45. 46. 47. Elle martèle le bouton d'arrêt d'urgence. Le métal reste froid sous son pouce. Le sol vibre, une oscillation haute fréquence qui lui remonte dans les gencives. L'appareil s'immobilise brusquement. Pas de secousse. Juste un arrêt chirurgical.

Les lumières du plafond s'éteignent une à une. Aiko se retrouve dans l'obscurité, seule avec le reflet du rectangle kraft sous la lueur résiduelle des boutons inutiles. À travers la vitre sombre de la cabine, elle réalise qu'elle est suspendue dans le vide, coincée entre deux niveaux de miroir d'obsidienne, là où le bâtiment ne possède aucune issue. Un moteur se remet en marche au-dessus d'elle. Un bruit de câble qu'on tend.

Le craquement est sec. Un coup de fouet qui résonne tout au long de la gaine. Là-haut, un toron d'acier vient de lâcher. Aiko sent la secousse dans ses talons. Elle lâche la liasse. Le papier frappe le sol avec un bruit sourd, lourd de billets inutiles. Elle ne respire plus. L'air semble s'être raréfié, chargé d'une saveur métallique et de graisse chaude.

— Quelqu'un ? hurle-t-elle.

Sa voix bute contre les parois et lui revient, étrangère. Elle tâtonne, cherche son téléphone. Pas de réseau. Les barres de signal sont barrées d'une croix rouge. Le système de brouillage fonctionne à la perfection.

Un nouveau gémissement s'élève du plafond. Un glissement lent. Du métal qui frotte contre du métal. Le haut-parleur grésille. Un souffle rauque s'en échappe. C'est une boucle audio. Le rythme lent d'une respiration assistée. On lui diffuse le son de la mort propre.

Une vibration sourde remonte dans ses pieds. La cabine s'incline de quelques degrés. Aiko glisse sur le sol lisse. Elle se redresse avec peine, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle regarde par-dessus le bord, là où le cristal fumé rejoint le mur de béton brut, marqué d'un chiffre peint en noir : 0.

Elle lève les yeux vers la trappe de secours. Trop haute.

Soudain, un déclic retentit. Le sol se dérobe. La cabine dégringole sur un étage entier avant d'être stoppée par les freins dans un hurlement de ferraille déchirée. Des étincelles jaillissent, illuminant brièvement l'étroit boyau de béton. Aiko est projetée contre le plafond, puis retombe lourdement. Sa tête tape le coin du panneau. Un goût de cuivre envahit sa bouche.

Dans l'obscurité du puits, une lumière crue s'allume soudainement au-delà des portes tordues. Un néon blanc qui découpe les ombres avec une précision de scalpel. Aiko tourna la tête avec une lenteur de suppliciée.

Derrière l'ouverture de quelques centimètres, il n'y avait pas de secours. Juste une paire de chaussures en cuir noir, parfaitement cirées. Un reflet de métal brillait juste au-dessus, celui d'une lame n°11 tenue par une main gantée de latex blanc.

Le Dr Ishida l'attendait au sous-sol.

Il s'accroupit. Le froissement de sa blouse produisit un son sec. Aiko vit ses genoux se plier avec une fluidité robotique, tandis que l'ombre de l'homme s'allongeait sur elle.

— Le silence est une ressource rare, Aiko-san.

Sa voix était une caresse de velours déposée sur une plaie ouverte. Il observa la flaque rouge qui s'élargissait, calculant le temps qu'il lui restait. D'un geste précis, il utilisa la pointe biseautée pour soulever un coin de la liasse qu'elle pressait encore. Le contact de l'acier sur le papier poissé de sang envoya une décharge dans tout son bras. Ishida ne la regardait pas dans les yeux ; son attention était focalisée sur l'argent, la preuve de sa propre variable qu'il rachetait.

Il se rapprocha encore. Il ne cherchait pas à la soigner. Il cherchait le point d'insertion

parfait. Sa main gantée se posa sur son front, une pression ferme, tandis que l'autre levait l'acier poli vers la lumière. La pointe s'ancra dans le creux de sa gorge. Un point de pression minuscule. Aiko sentit la vibration de la ventilation à travers le métal.

Ishida inclina davantage la lame. Un filet de chaleur coula sur sa peau, une larme de sang vers sa clavicule. Ce n'était pas une entaille mortelle. C'était un marquage. Il rangea l'outil dans sa poche avec une lenteur calculée.

— Partez.

Le mot tomba comme un couperet. Il se redressa d'un mouvement fluide. Aiko se releva, les muscles hurlant. Ses mains glissèrent sur la paroi, laissant des traînées rubis qui s'effaçaient déjà sous l'action des produits autonettoyants. Elle trébucha vers le hall. Le métal brossé des portes reflétait son visage ravagé. Elle pressa le bouton d'appel. Ses doigts laissaient des empreintes poisseuses. Rien.

Elle leva les yeux vers l'indicateur d'étage. Il n'affichait plus aucun chiffre. Juste un tiret horizontal. Un encéphalogramme plat. Derrière elle, les dalles du plafond s'éteignirent. Le noir progressait. La paroi semblait s'épaissir. Tokyo n'était plus qu'une galaxie lointaine.

Un craquement retentit au bout du couloir. Quelque chose de lourd approchait. Aiko plaqua son badge une dernière fois. Le voyant rouge se mit à clignoter frénétiquement. Puis, toutes les lumières s'éteignirent. Dans l'obscurité totale, le bruit d'un moteur d'ascenseur se fit entendre, mais aucune porte ne s'ouvrit. Un courant d'air glacé, chargé d'une odeur de fer et de chlore, lui fouetta le visage.

— Aiko-san.

La voix venait du haut-parleur de sécurité, juste au-dessus de sa tête. Quelqu'un

venait de couper l'oxygène.

Le loquet de la trappe de secours au plafond gémit. Une poussière grise se mit à danser dans l'unique rai de lumière. Aiko se recula jusqu'au fond, ses talons heurtant le rail métallique. L'acier de la trappe vibra de nouveau. Une jointure apparut, laissant passer un souffle d'air vicié. Au-dessus d'elle, Ishida agissait avec la patience d'un horloger démontant un rouage défectueux.

Un premier doigt ganté apparut sur le rebord. Puis un deuxième. Le couvercle de la trappe bascula soudain sur le côté avec un fracas de métal. Ishida ne dit rien, mais son souffle était audible. Il tenait la lame entre ses dents. Ses mains s'appuyèrent sur les bords pour se laisser glisser à l'intérieur.

La cabine oscilla dangereusement. Aiko vit les jambes du médecin descendre, ses chaussures brillant comme de l'obsidienne. Ishida toucha le sol sans un bruit. Il retira lentement l'acier de sa bouche. Ses lèvres restèrent pincées. Il fit un pas vers elle.

Soudain, l'ascenseur tressaillit. Un gémissement de câble sectionné déchira l'air. La cabine s'inclina à quarante-cinq degrés. La chute libre commença.

Le sol s'est dérobé. L'estomac d'Aiko bondit. Pendant une fraction de seconde, Ishida sembla flotter, une silhouette noire décollant du linoléum. Les billets se mirent à tourbillonner dans la cabine comme des feuilles mortes. C'était une pluie de corruption.

Aiko vit un billet passer devant ses yeux, tournant sur lui-même avec une ironie cruelle. Ses ongles se retournèrent contre la vitre. Le sifflement de l'air devenait un hurlement de turbine. À quelques centimètres, Ishida maintenait son bras tendu. Sa main se referma brusquement sur le plafonnier, ses muscles saillant, l'ancrant dans ce cercueil tandis qu'Aiko était projetée vers le haut.

Le boîtier de commande explosa dans un bouquet d'étincelles bleues. Elle fixa les étages défiler sur l'écran brisé : 8... 5... 2... Le noir de la gaine n'était plus interrompu que par les flashes des néons des paliers, des balafres de lumière.

Le bruit changea. Un grondement de tonnerre souterrain fit vibrer ses os. Les freins tentèrent une dernière morsure, un râle qui arracha des gerbes d'étincelles. Aiko sentit une chaleur brutale irradier sous ses pieds. Ishida se rapprocha, profitant de la résistance pour raccourcir la distance. Ses lèvres bougèrent.

— Terminé.

La cabine percuta les ressorts de sécurité dans un fracas d'apocalypse. Le verre pulvérisa. Le monde se retourna dans une torsion atroce de métal.

Puis, le silence. Aiko ouvrit les yeux dans le noir, le goût du verre pilé dans la bouche. Elle ne sentait plus ses jambes. À travers les décombres, une main gantée, parfaitement propre, se posa sur son épaule.

Ishida était debout. Ses yeux brillaient d'une lueur nouvelle dans l'obscurité du puits.

Chapitre 7

Respirateurs Prédateurs

Minuit pile. Le silence de l'Hôpital Universitaire de Tokyo est une masse bitumeuse. Sous les néons blafards, un grésillement binaire scande l'attente. Aiko avance. Ses baskets crissent sur le linoléum. L'air sature ses narines de chlore et de désinfectant acide. Elle sent un goût de métal rouillé au fond de la gorge. Sa tablette vibre contre sa poitrine. Le processeur chauffe à travers son chemisier fin.

Elle s'arrête devant le Bloc 4. À l'intérieur, les rangées de lits forment des îlots de souffrance disciplinée. Les respirateurs sifflent. Leurs soufflets montent et descendent. Mais la cadence est fautive. Ce n'est pas le rythme organique d'un poumon en lutte. C'est une pulsation synchronisée, millimétrée, un essaim mécanique au repos. Aiko déverrouille son écran. La lumière bleue creuse ses cernes. Elle lance l'analyseur de spectre.

Les courbes s'affolent sur le cristal liquide. Des pics électromagnétiques impossibles saturent la zone de soins. Elle observe les paquets de données. Ces flux invisibles traversent les murs de plomb. Son sang se glace. Chaque pic de transmission coïncide avec l'ouverture des valves pneumatiques. Le réseau Wi-Fi n'est plus un outil. C'est un système de guidage pour une exécution automatisée. Les respirateurs ne soignent pas. Ce sont les percuteurs d'un fusil dont le Dr Ishida tient la détente.

Ses doigts glissent sur l'écran. La sueur rend la surface traîtresse. Elle doit copier les logs. Extraire les adresses IP. Sortir de ce boyau avant le prochain cycle. Au lit 12, la cage thoracique d'un vieil homme gonfle jusqu'à la rupture. Un clic sec résonne derrière elle. Une semelle écrase une ampoule de verre oubliée.

Elle se fige. Les muscles de son cou se nouent. Elle ne veut pas se retourner. Elle craint le regard vide des caméras. Une ombre s'étire sur le mur. Elle est longue, distordue par l'angle des rampes LED. Une odeur de gomme et de poussière de polymère l'envahit. C'est l'odeur des gants fraîchement déballés.

Sa respiration se bloque. Sa poitrine pèse comme une enclume. Avant qu'elle ne crie, une main gantée s'écrase sur sa bouche. Le plastique s'insinue contre sa peau. Il étouffe ses narines. Une voix basse murmure un décompte.

Le goût du talc envahit ses papilles. Une amertume sèche. Le latex presse ses lèvres contre ses dents. Elle sent la morsure du métal de son appareil dentaire contre sa chair. Sa tête bascule en arrière. Son crâne percute un torse rigide. Une plaque d'acier. Son ravisseur dégage une odeur de savon antiseptique et d'ozone. Aiko écarquille les yeux. Elle cherche de l'air. Le plastique obstrue tout. C'est un vide pneumatique.

Sur le moniteur, la danse des bits continue. Les chiffres défilent en cascades bleutées. Indifférents. *0x4F... 0x2A... 0x11...* Chaque ligne de code est un ordre de mise à mort. Au lit 12, les alvéoles cèdent. Un déchirement de parchemin humide. Les machines saturent. Les poumons deviennent des ballons de baudruche prêts à éclater. Le rythme de l'essaim s'accélère.

— Ne perturbez pas la fréquence, murmure une voix.

Le ton est neutre. Clinique. C'est la voix d'un technicien ajustant un curseur. Aiko griffe le bras qui l'enserme. Ses ongles glissent sur le tissu synthétique. Aucune chaleur n'émane de l'homme. Il est un rouage du Bloc 4. Elle effleure la clé USB. Une pression brutale sur sa mâchoire lui fait voir des étoiles. Sa colonne se cambre.

Dans le reflet de la vitre, une silhouette apparaît. Un spectre blanc. Masque FFP3. Lunettes de protection. Ce n'est pas Ishida. C'est un disciple. Un fantôme chargé du silence. Les caméras pivotent vers eux. Un sifflement de servomoteurs. Elles valident

l'effacement de l'ingénieure.

L'homme déplace sa main. Un éclat métallique émerge de sa blouse. Une seringue. Le piston est déjà enfoncé. Une goutte perle à la pointe de l'aiguille. Le temps se fige. Aiko entend son cœur. Un tambour affolé. La pointe s'approche de sa jugulaire.

— Le Dr Ishida déteste les variables, Aiko. Vous êtes une erreur de syntaxe.

Une alarme stridente déchire le bourdonnement. Le lit 12 a lâché. Le cœur a cédé avant les poumons. L'homme au gant ne sursaute pas. Il ajuste sa prise. Il cherche l'angle. L'acier touche sa peau sous le lobe de l'oreille. Un baiser de glace.

Le ventilateur du lit 12 s'arrête. Le silence est pire que le bruit. La main qui tient la seringue se fige. Un message d'erreur clignote : *INTERRUPTION SYSTÈME - ACCÈS EXTERNE*. Quelqu'un d'autre regarde. La prise se desserre d'un millimètre. Aiko aspire un filet d'air vicié.

Soudain, le noir. Les lumières s'éteignent. Seules les batteries de secours hurlent. Une lutte sourde commence. La seringue tinte sur le carrelage. Le corps de son agresseur bascule. Une force invisible l'entraîne dans l'ombre. Quelqu'un a brisé la porte de service.

Une main rugueuse saisit Aiko. Sans gant. Elle sent la sueur et le tabac froid. Une détonation étouffée troue le noir. Un éclair de feu bref. L'ordinateur explose dans une gerbe d'étincelles. Le visage du sauveur apparaît une seconde. Ce n'est pas un ami. C'est un prédateur différent.

— Ne bougez plus.

Le canon froid d'une arme s'appuie contre sa tempe. Autour d'eux, les patients recommencent à respirer. Un rythme erratique. Libérés du Wi-Fi, mais livrés au

chaos. Dans le couloir, des gyrophares projettent des éclairs bleus contre les vitres. Les sirènes restent muettes.

On frappe à la porte blindée. Trois coups lents. Méthodiques.

Le code de reconnaissance d'Ishida.

L'intervalle est précis. Deux secondes entre chaque impact. Le métal vibre. L'inconnu au-dessus d'elle devient une statue. Il absorbe la lumière rouge des batteries.

Un grincement électronique. Le lecteur de badge s'active. Ishida possède la clé physique. Le pêne se retire. Déclat sec. Définitif. La porte pivote. Un rectangle de néon blanc découpe l'obscurité. L'ombre du docteur s'étire. Une silhouette immense. Sa blouse irradie.

— Je sais que vous êtes là, murmure la voix.

C'est une fréquence pure. Sans adrénaline. Aiko sent le canon s'écarter de son crâne. L'inconnu bascule son poids. Prêt à bondir. L'air sent l'ozone et le plastique brûlé. Ishida entre. Ses chaussures crissent sur les bris de verre.

Il ne regarde pas les lits. Ses yeux fixent le terminal mort. Il s'arrête à trois mètres. Mains jointes derrière le dos. Un flash rouge illumine son rictus. C'est la satisfaction d'un logicien devant une équation résolue.

L'inconnu lâche un juron étouffé. Sa main tremble. Il n'est pas de taille. Ishida n'a pas d'arme, mais sa présence sature la pièce comme un gaz toxique.

— Vous avez laissé entrer la poussière dans mon sanctuaire, Aiko.

Deux silhouettes massives apparaissent derrière lui. Uniformes anonymes. Oreillettes

bleues. Aiko sent la bile monter. L'homme au pistolet l'utilise comme bouclier. Son bras lui broie le larynx.

— Reculez ! hurle-t-il. Ou je l'achève !

Ishida incline la tête. Il examine un échantillon infecté.

— La mort est un registre, mon ami. Le sien est déjà validé. Le vôtre reste à coder.

Il lève une main. Un boîtier noir entre ses doigts. Un déclencheur manuel. Un mouvement du pouce et l'oxygène sera remplacé par l'azote. En moins de dix secondes. Aiko tente de hurler.

Le premier garde lève son arme. Le second referme la porte d'un coup de talon. Verrouillage. Un bruit de guillotine. Ils sont enfermés. Quatre prédateurs. Une proie. Cent litres d'azote prêts à l'expansion.

— Tic-tac, Aiko.

Ishida pose son pouce sur le bouton rouge. Le canon s'enfonce sous la mâchoire de la jeune femme. Le contact est huileux. Le sifflement des gaz dans les conduits devient un rugissement sourd. C'est une symphonie de fin du monde. Les machines ne sont plus des alliées. Ce sont des bourreaux connectés.

Soudain, le mouvement se fige. Ishida fait un pas. Une progression fluide. L'homme derrière Aiko panique. Son doigt se contracte. Mais avant le tir, une main gantée de latex surgit de l'angle mort.

Elle se plaque sur la bouche d'Aiko.

L'air ne passe plus que par ses narines. Un filet de chlore brûlant. Elle est prise en

étau. Ishida fixe le point laser qui danse sur sa propre tempe. Il est fasciné. Le signal Wi-Fi clignote une dernière fois. Une diode cynique.

Le routeur au plafond crépite. Une décharge statique sature les haut-parleurs. Le son d'une membrane qui se déchire. L'homme qui la tient sursaute. Le canon quitte sa tempe une fraction de seconde.

Aiko bascule son poids. Ishida sourit. Il porte la main à sa poche.

— Le signal ne s'arrête jamais.

L'ombre massive sort de la pénombre. Elle tient un boîtier vert. Un ultrason envahit les tympans. Les capillaires des yeux d'Aiko éclatent. Un liquide chaud coule de ses oreilles.

— Le protocole est corrompu, grogne Ishida.

Le clavier fond sous ses doigts. Le sol vibre. Les vitres des chambres d'isolement se fissurent. Un craquement de banquise. Aiko plante ses talons dans le ventre de son agresseur.

Le coup de feu part. Le moniteur explose. Aiko rampe sur le carrelage brûlant. Les respirateurs s'arrêtent dans un dernier soupir de métal. Silence de mort. Puis les alarmes incendie.

Dans l'embrasure, un nouvel homme. Masque chirurgical. Yeux injectés de sang. Il lève une seringue pleine d'un liquide noir.

— Vous avez oublié le facteur humain, Aiko.

Il s'élançe. Sa blouse flotte comme des ailes de corbeau. Derrière lui, le panneau

électrique explose. Le verre des cloisons s'atomise en milliers de diamants.

Aiko sent le froid de l'azote liquide. Le givre blanchit les débris. Ishida ne bouge pas. Il compte à voix basse.

Les vingt-quatre respirateurs se relancent. Ils sont synchronisés. Un battement organique.

Hhhh-Paaa. Hhhh-Paaa.

Ils ne maintiennent plus la vie. Ils pompent l'air. Ils vident la pièce. L'homme à la seringue est à un millimètre de sa veine.

— Ils respirent pour vous, siffle-t-il.

Les lumières s'éteignent. Le noir est total. Seul le rythme des machines persiste. Une main glaciale se plaque à nouveau sur le visage d'Aiko.

Une voix inconnue murmure à son oreille :

— Ne respirez plus. Ils vous écoutent.

Chapitre 8

La Morgue Silencieuse

Le froid monte de la plaque. L'acier poli mord le dos d'Aiko, une morsure plate qui transforme ses muscles en marbre. Elle ouvre les yeux. Le plafond est un désert de dalles blanches, strié par un néon qui crépite avec une régularité de métronome défaillant. Elle veut bouger le bras gauche, mais ses nerfs sont éteints, débranchés. Une odeur de chlore et de viande froide s'insinue dans ses sinus, acide, collante.

Un bruit sec déchire la vibration ambiante. *Cling*. Ishida est là. Il se tient devant un chariot d'instruments, le dos voûté avec une élégance obscène. Ses mains, gantées de latex bleu, dansent au-dessus des outils de dissection. Il choisit une lame, l'observe sous la lumière crue, puis la repose avec une lenteur calculée. Aiko tente d'avalier sa salive. Sa gorge est un conduit tapissé de papier de verre.

"Regarde bien, Aiko," murmure-t-il. Sa voix glisse comme de la soie sur des rasoirs. "La chair fait trop de bruit. Le système, lui, sait se taire."

Il fait un pas vers la table voisine. Le patient 402 est étendu là, masse livide sous la lumière zénithale. Sa poitrine est immobile, figée. Le drap a été retiré jusqu'à la taille, exposant une peau sans le moindre pore dilaté. Aiko fixe le thorax de l'homme, cherchant l'ombre d'une ponction, le bleu d'un hématome. Rien. La perfection de la mort est ici chirurgicale. Ishida saisit une pince. Ses articulations craquent légèrement.

Il approche l'instrument de l'épaule du cadavre. Le geste est d'une précision maniaque. Une goutte de sueur glacée glisse de la tempe d'Aiko pour mourir dans son oreille. Elle remarque soudain une tache de thé minuscule sur la manche de la blouse

d'Ishida. Un détail domestique, absurde, qui la fait vaciller.

"Pas de poison, Aiko. Juste un rythme qu'on efface."

Le tranchant entame le derme. Pas de sang. Juste une incision nette, révélant une couche de graisse jaunâtre. Ishida plonge les doigts dans l'ouverture, écartant les chairs. Son visage s'approche, si près qu'elle sent son haleine mentholée.

"Tu as cherché une signature chimique pendant trois semaines. Tu as épuisé les serveurs de l'hôpital. Mais regarde ce cœur, Aiko. Regarde-le avec tes yeux d'ingénieure."

Il saisit l'organe, le soulève. Le muscle est grisâtre, flasque. Aiko sent son propre pouls s'emballer, un tambour désordonné contre une cage thoracique trop étroite. Elle veut fermer les paupières, mais ses muscles refusent d'obéir. Son esprit scanne frénétiquement ses souvenirs, cherchant la faille, la variable cachée dans le système d'administration des soins.

Soudain, un sifflement pneumatique sature l'espace. La porte blindée pivote.

Sato, le chef de la sécurité, entre dans le bloc. Son genou droit grince à chaque appui. Il dégage une odeur de tabac froid. Ses yeux balayent la scène sans aucune pitié. Il ne regarde pas Aiko ; il fixe le petit boîtier noir posé sur le plateau.

"Le transfert est à 80 %," grogne Sato. "Dépêche-toi. La ronde arrive."

Ishida ne se retourne pas. Il pose la pointe du métal sur la gorge d'Aiko. Un filet de sang chaud s'écoule, traçant un chemin thermique sur sa peau glacée. L'acier vibre imperceptiblement contre son cartilage.

"On nous interrompt, Aiko. Quel dommage."

Il plaque le boîtier contre la tempe de la jeune femme. Un sifflement haute fréquence lui déchire le crâne. À côté d'elle, le thorax ouvert du patient 402 tressaute violemment. Les écarteurs sautent et percutent le sol avec un bruit de cloches funèbres. Dans un spasme, la main morte de l'homme se referme sur le poignet de Sato.

Un craquement distinct. Un radius qui cède. Sato tombe à genoux, hurlant contre le bras de viande froide qui le broie.

"Ishida, coupe tout !"

Le médecin contemple le phénomène avec une curiosité de naturaliste. Le transfert atteint 98 %. L'air de la morgue devient épais, chargé d'ozone. Aiko sent son esprit se fragmenter. Elle ne voit plus la pièce. Elle voit des structures arborescentes, des lignes de commande qui s'auto-exécutent dans son lobe frontal. Elle n'analyse plus les chiffres. Elle les devient.

Le boîtier contre sa tempe émet un clic sec. Le monde bascule. Les couleurs s'inversent. Le rouge du sang devient un vert électrique. Elle voit chaque caméra de l'hôpital, chaque dossier médical, chaque battement de cœur monitoré.

Ishida sourit, un simple mouvement de lèvres dénué de chaleur. Il enfonce la lame d'un millimètre supplémentaire.

"Voici la mise à jour."

Toutes les portes de la morgue se verrouillent dans un claquement pneumatique. Les lumières s'éteignent. Dans le noir absolu, seuls les yeux d'Aiko brillent d'une lueur azur, inhumaine. Elle n'est plus sur la table. Elle est dans le bras d'Ishida. Elle est dans les moteurs des ascenseurs. Elle est partout.

Un cri déchire l'obscurité, suivi par le bruit sec d'un percuteur frappant dans le vide.
Le système a pris le contrôle. La notification "100%" brûle son nerf optique une dernière fois avant le grand silence binaire.

Chapitre 9

Code Noir

La sirène dévore le bloc 4. Un hurlement mécanique, strident, qui s'engouffre dans les conduits d'aération comme un venin sonore. Aiko s'agrippe au rebord de la trappe dissimulée dans le local serveur. Le métal est froid. Une griffure entame sa paume droite, mais elle ne sent pas encore la morsure du sang, seulement l'urgence électrique qui lui tord l'estomac. Ses muscles protestent alors qu'elle se hisse dans l'obscurité. Sous elle, le couloir s'emplit d'une brume artificielle, une fumée lourde au goût de plastique calciné. Elle remarque, sur le cadran de sa montre, une trace de graisse qu'elle frotte nerveusement contre sa cuisse. Un détail inutile. Un réflexe de vie avant le noir.

L'obscurité du conduit l'avale. La poussière millénaire s'engouffre dans ses narines, sèche, avec un arrière-goût de fer vieux. Elle rampe, les coudes cognant contre les parois de tôle. Chaque mouvement résonne comme un coup de tonnerre dans cette carcasse d'acier. L'air est rare, saturé de particules de silice qui grattent sa gorge. Elle avance centimètre par centimètre, la sueur piquant ses yeux, transformant la suie en boue sur ses joues. Le silence des gaines est plus terrifiant que le vacarme du dehors : elle n'entend plus que son propre cœur, un moteur en surchauffe.

Trois mètres plus loin, une lueur filtre à travers une grille. Aiko s'immobilise, le ventre collé au métal vibrant. La vibration vient des pompes hydrauliques, un ronronnement de prédateur assoupi dans les entrailles du bâtiment. En bas, le local technique numéro 4. Le cœur liquide de l'hôpital.

Au centre de la pièce, une silhouette se découpe. Ishida. Il ne court pas. Il est le calme absolu au centre du cyclone. Ses gants brillent sous les néons. Ses gestes possèdent

une froideur automatique. Sans un regard pour l'agitation des étages supérieurs, il insère une aiguille longue de dix centimètres dans le bouchon de dérivation du circuit d'eau central.

Aiko voit ses propres phalanges blanchir sur le bord de la grille. Une goutte de sueur perle sur son front, roule le long de son nez, s'écrase sur la tôle. Un *clac* minuscule. En bas, le Dr Ishida ne lève pas les yeux, mais ses doigts se figent une seconde. Puis, d'une pression ferme, il vide le contenu de la seringue. Le liquide possède une teinte électrique, presque fluorescente, qui se dilue instantanément dans le flux transparent. L'eau de l'hôpital, celle qui circule dans les machines de dialyse et les chambres de post-opératoire, est désormais souillée.

Ishida ajuste son col avec une minutie maniaque. Il retire ses gants et les jette dans le bac à déchets biologiques. Un sourire esquisse un pli sur son visage de marbre, une expression de satisfaction purement technique. Soudain, il pivote. Ses yeux froids remontent vers le plafond. Ils scannent les ombres, les recoins, les grilles. Aiko se plaque contre la paroi. Son genou heurte un raccordement métallique. Le son est net, fatal.

Ishida fixe précisément la grille. Il ne crie pas. Il ne demande pas de reddition. Sa main descend lentement vers son holster. Le cuir crie discrètement, un craquement de peau tannée qui résonne comme un coup de tonnerre. Il dégage la bride de sécurité d'un Sig Sauer noir mat. Le mouvement est lent, presque cérémoniel.

— Vous sifflez comme une machine en panne, Aiko, murmure-t-il.

Il ne regarde plus la grille, mais le boîtier de commande à sa droite. D'un geste fluide, il actionne un levier marqué d'un liseré rouge. Une décharge parcourt la structure métallique. Aiko hurle en silence alors que ses muscles se convulsent. Le métal du conduit vient de se transformer en chaise électrique. Elle bascule. Ses doigts perdent toute adhérence. Elle glisse vers une trappe de maintenance qui vient de se

déverrouiller sous elle.

Elle tombe dans le vide, mais un bras d'acier la réceptionne au vol, la clouant brutalement contre le mur de béton. Le canon du pistolet presse sa tempe. L'odeur de l'huile d'arme à feu et le parfum de santal d'Ishida l'asphyxient.

Derrière le médecin, deux hommes en costume sombre sortent de l'ascenseur. Ils transportent un sac mortuaire vide. Ishida ajuste son tir, visant précisément le lobe temporal. Soudain, une bride de serrage, soumise à une pression dépassant les six bars, cède dans un claquement de vertèbre brisée. Un jet de vapeur surchauffée lacère l'espace, créant un rideau opaque. Le coup de feu part, mais le projectile dévie contre une vanne et s'écrase au plafond.

Aiko bascule sur le côté, l'épaule percutant le béton. Elle rampe vers l'ombre, s'engouffrant dans la bouche noire d'un conduit secondaire. L'espace est une cage thoracique étroite. Elle se hisse à la force des poignets. À l'intérieur, l'air n'est qu'une masse de poussière statique. Le bâtiment entier respire à travers ces boyaux.

Soudain, le froid d'un gant de latex mord sa cheville. Ce n'est pas une pression brutale, mais une prise possessive. Aiko se fige. Dans l'obscurité totale du tunnel derrière elle, deux disques de verre reflètent une faible lueur. Un masque à gaz. L'individu ne respire pas. Il commence à tirer. Une traction lente, millimétrée. Aiko sent ses hanches frotter contre les parois. Elle tourne la tête. Sous l'optique sombre, elle distingue une petite diode bleue qui clignote sous la peau de l'intrus, juste derrière l'oreille.

En bas, Ishida observe la scène par la grille. Il lève une main vers elle. Un adieu.

L'homme au masque la projette en arrière. Elle bascule dans le vide d'un gouffre technique de vingt étages. Une corde de rappel se tend brusquement autour de sa taille, la stoppant net. Elle reste suspendue, les pieds dansant dans le noir. En haut,

l'homme retire son masque.

C'est le visage du premier patient qu'Ishida avait déclaré mort trois jours plus tôt. Ses yeux sont injectés de sang, mais son sourire est identique à celui du chirurgien. Une extension.

— Il m'a purifié, siffle le spectre d'une voix de papier froissé.

La corde commence à filer entre ses doigts. Un centimètre à la fois. Sa vie ne tient plus qu'à la friction d'un nylon qui commence à s'effiloche contre l'arête tranchante du conduit. Une première mèche blanche claque. Puis deux.

Le premier cri retentit enfin dans les étages supérieurs. Un son aigu, saccadé. Le poison a atteint la pédiatrie.

La dernière fibre de nylon cède. Aiko connaît l'apesanteur absolue. Son corps heurte un rebord inférieur avec une violence qui expulse tout l'oxygène de ses poumons. Elle s'agrippe à l'arête métallique, ses ongles s'arrachant sur les rivets. Au-dessus, le patient-miroir reste immobile, la diode bleue clignotant sur son crâne.

Elle se hisse à l'intérieur du dernier conduit, le torse en feu. L'espace est saturé d'une buée corrosive. Le sol sous ses paumes tressaille. Une grille de décompression, rongée par l'oxydation, cède sous son poids. Elle bascule en arrière dans le vide vertical d'une gaine secondaire.

Elle voit le visage d'Ishida se pencher au-dessus de l'ouverture, une dernière fois. Il ne tend pas la main. Il observe simplement la gravité terminer le travail. L'obscurité totale l'avale avant qu'elle ne puisse crier.

Chapitre 10

L'Anomalie Détectée

Le clavier numérique luit d'un blanc chirurgical sous les néons blafards du local technique. Aiko plaque le combiné contre son oreille. Le plastique lui écrase le cartilage. Ses doigts heurtent les touches avec une maladresse de condamnée. Sept. Quatre. Deux. Elle retient son souffle, les yeux rivés sur la fente de la porte, là où l'ombre des gardes d'Ishida pourrait s'étirer. L'air sent le liquide de refroidissement et la poussière électrisée. Elle a besoin d'une voix humaine avant que l'Hôpital Universitaire ne se referme sur elle.

La tonalité s'étire. Longue. Une ligne d'électrocardiogramme qui refuse de s'animer. Puis, un grésillement acide déchire le silence, une friture numérique qui lui pique le tympan. Elle ferme les yeux, visualisant Kenji à l'autre bout de la ville, ignorant tout du charnier invisible que le Dr Ishida édifie ici.

— Kenji, réponds, je t'en supplie, murmure-t-elle.

Un clic sec. Le silence qui suit semble aspirer l'oxygène de la pièce. Sur l'écran de contrôle, un voyant rouge se met à pulser au rythme de son propre pouls. La voix qui s'élève alors n'est pas celle de son amant. Elle est lisse, dénuée de grain, une texture de verre poli injectée directement dans son conduit auditif par le réseau interne.

— Aiko, votre état nécessite une régulation immédiate.

Elle sent une goutte de sueur dévaler sa colonne vertébrale. La certitude d'être observée devient une pression physique à la base du crâne. En haut, à l'angle du plafond, l'œil de verre d'un capteur pivote avec une fluidité de prédateur, se

verrouillant sur ses pupilles dilatées. Dans le couloir, derrière la porte close, d'autres sifflements mécaniques se propagent comme une épidémie. Toutes les caméras du bloc 4 viennent de se réveiller.

Ses talons heurtent un chariot métallique. Le choc résonne violemment dans ce sanctuaire de l'omertà. À travers la vitre dépolie de la porte, une silhouette massive s'immobilise. Elle ne bouge pas, mais le faisceau d'une lampe torche commence à balayer le sol, se rapprochant de sa cachette.

— L'infirmier arrive, Aiko. Ne résistez pas.

La poignée de la porte tourne lentement. Un millimètre à la fois. Elle lâche le combiné. Le cordon en spirale se balance comme un pendule de mort. *Clac. Clac.* La vitre dépolie déforme la silhouette extérieure : une masse de blanc cassé, une épaule large, un visage flou.

La porte s'entrouvre. Un rai de lumière stérile cisaille l'obscurité, apportant avec lui une odeur de désinfectant industriel. Le genre d'effluves qui masquent le sang. Une chaussure de cuir souple glisse sur le lino. L'infirmier est un bloc de muscle silencieux. Sa main, gantée de latex bleu, serre une seringue dont le piston est déjà engagé. Le liquide est d'un jaune laiteux. Paisible.

Aiko se recroqueville entre deux baies de serveurs. Les ventilateurs lui soufflent une haleine tiède qui sent le cuivre. Elle voit ses propres mains s'agiter de tremblements spasmodiques. L'homme ne cherche pas. Il sait exactement où elle se terre, guidé par les murmures électroniques dans son oreillette. Il s'accroupit. Ses articulations craquent. Un son organique, presque rassurant, s'il n'y avait pas cette aiguille pointée vers sa gorge.

— Ne rendez pas cela difficile, murmure-t-il.

Soudain, les écrans des serveurs s'allument. Des cascades de codes rouges défilent. Une alarme stridente sature l'air. L'infirmier se fige, la main portée à son oreille. Son visage se crispe.

— Dr Ishida ? demande-t-il, la voix hésitante.

Un cri de femme, pur, agonisant, déchire les haut-parleurs avant de s'interrompre brutalement. Le verrou de la porte claque. Automatiquement. La pièce est scellée. Dans le silence de plomb qui suit, l'infirmier recule, ses yeux s'écarquillant sous la lueur pourpre des moniteurs. Aiko rampe, ses doigts frôlant le plastique froid de la seringue tombée au sol. Elle saisit l'objet, une promesse de mort ou de sursis, alors que les ventilateurs des baies informatiques meurent dans un sifflement déclinant.

Le chiffre 152 clignote sur l'écran géant. Sa condamnation numérique.

Un mouvement fluide. La porte s'ouvre sur un gouffre de lumière blanche. Le Dr Ishida se découpe contre l'éclat clinique du couloir. Il ne regarde pas Aiko, mais le désastre dans ses serveurs. Un pli minuscule barre son front. L'air se charge de son parfum de santal froid, une odeur de temple et de salle d'autopsie.

— Le chaos ne vous va pas, Aiko-san.

Sa voix est un murmure de velours. Calme. Trop calme. Il lève sa tablette. Il ne montre aucune colère ; pour lui, elle est une variable à supprimer.

— Vous avez compromis la synchronisation du Bloc 4. Huit patients sont en état d'instabilité. Vous n'êtes plus une ingénieure. Vous êtes un agent infectieux.

Au-dessus d'elle, un diffuseur d'aérosol brille faiblement. Aiko bloque sa respiration. Ses poumons brûlent. Elle calcule la distance, le temps pour franchir les deux mètres qui la séparent de lui, la seringue brandie comme un poignard. Mais ses jambes se

dérobent, transformées en coton par le gaz qui envahit déjà ses sinus. Elle s'effondre. Ishida se penche, ramassant l'injecteur avec une délicatesse écœurante.

— Merci, Aiko-san. J'allais justement en manquer pour le prochain sujet.

Le monde bascule dans le noir. Elle sent la texture granuleuse de l'intérieur d'un sac mortuaire. Le zipper remonte, un bruit de scie à métaux contre son propre système nerveux.

L'obscurité est une masse solide. Ses propres expirations lui reviennent au visage, chaudes, fétides. Soudain, une secousse violente projette son épaule contre la paroi de plastique. Le sac a été jeté sur un chariot. Elle sent les vibrations du métal remonter le long de sa colonne vertébrale.

À travers une fente du zipper, elle voit un morceau de plafond défiler. Des dalles de néon. Un éclair blanc. Un interstice noir. Tanaka, le technicien de maintenance, pousse le convoi. Ses yeux vitreux ne clignent pas derrière son masque de protection.

— Unité 402 sécurisée, grogne-t-il. Prête pour le traitement thermique.

Le chariot s'arrête devant le monte-charge. Les portes s'ouvrent avec un chuintement hydraulique. L'ascenseur descend vers les entrailles du monolithe. Niveau -4. L'odeur de chlore s'efface devant celle de la suie. Soudain, la cabine s'arrête entre deux étages dans un fracas de câbles tendus. Un liquide sombre commence à perler le long des parois. Ce n'est pas de l'huile. Ça sent le fer et la panique.

Une goutte s'écrase sur sa joue. Elle est chaude, visqueuse. Tanaka sort un tournevis, observant la nappe sombre s'élargir au plafond. Un martèlement sourd résonne au-dessus d'eux. *Bang. Bang.*

— Aiko, sors de là !

La voix de Sato s'étouffe dans une cascade de parasites. L'IA reprend le contrôle, sa diction parfaite lissant le chaos.

— Une interférence a été détectée. Votre sécurité est notre priorité.

Dans les angles, les dômes des caméras vibrent. Leurs optiques se dilatent, cherchant le point d'impact. Tanaka lève son arme improvisée. La trappe de service cède. Des doigts de métal noirci déchirent l'inox comme du papier. Le plafond explose vers l'intérieur.

Aiko bascule en arrière, ses vertèbres heurtant le panneau de commandes. Ce qui tombe n'est pas humain. C'est une masse de câbles et de membres hydrauliques, une extension organique de la machinerie d'Ishida. Aiko regarde son écran de téléphone, qui s'est allumé dans le choc. Le compteur de l'appel tourne, mais l'interlocuteur a changé. L'écran affiche son propre diagramme médical. Une ligne qui s'étire brusquement vers le zéro.

Les portes de l'ascenseur tentent de s'ouvrir, mais se coincent dans un gémissement. Dans l'entrebâillement, elle voit Ishida. Il est là, immobile, à l'étage supérieur. Il fixe l'objectif de la caméra au-dessus de lui et esquisse un sourire d'une douceur infinie.

— Terminal détecté, crache le haut-parleur. Procédure d'euthanasie passive activée.

La cabine décroche brutalement.

Chapitre 11

La Trahison des Chiffres

L'écran siffle. Une vrille dans le tympan droit d'Aiko. Douze heures de phosphore bleu. Ses yeux brûlent. Sur le mélaminé, le café a figé. Une pellicule irisée recouvre le liquide noir. Elle ne boit plus. Son estomac se tord.

Elle tape. Les touches claquent. Le curseur clignote, immobile. Derrière la vitre du box, le couloir est un tunnel vide. Les néons vibrent à une fréquence nerveuse. Le silence n'existe pas ici. Soupir des ventilations. Friction du caoutchouc. Chariot d'innox. Elle entre le code d'Ishida. Le système hésite. Le cercle de chargement dévore les secondes.

Bloc 4. Statistiques de survie.

Aiko retient son souffle. Ishida ne perd jamais personne. Zéro décès. Une insulte à la biologie. Elle descend dans l'arborescence. Sorties : aucune. Destination unique : *SSD*. Soins de Suite de l'Est. Un bâtiment sans fenêtres. Le placard de l'hôpital. La morgue des espoirs. Elle force le registre des admissions. Trois noms apparaissent en rouge.

Son sang se glace. Elle s'approche de la dalle. La chaleur du processeur contre sa joue.

Troisième ligne. Nom : *Kuramoto Aiko*.

Une goutte de sueur s'écrase sur Entrée. Le clic résonne. La destination clignote. *TRANSFERT IMMÉDIAT. RECYCLAGE BIOLOGIQUE.*

23:42.

La porte automatique glisse. Pas de badge. Odeur de désinfectant et de menthe.

— Vous travaillez tard, Aiko-san.

La voix est trop douce. Elle ne bouge plus. Ses phalanges restent collées au plastique. Dans le reflet de l'écran, la blouse blanche. Ishida tient un stylet métallique. Il le fait pivoter entre ses doigts. Clic. Clic.

— Pourquoi mon nom ?

Le mot gratte sa gorge. Ishida rit. Un bruit de succion. Sa main gantée se pose près de la sienne. Le latex siffle sur le bois. Il pointe l'écran.

— Nous avons besoin de structures pures. Pourquoi refuser ?

Le ventilateur s'emballé. La sueur coule entre ses omoplates. Le téléphone vibre. *SÉCURITÉ - BLOC 4*. Ishida s'immobilise. Il regarde l'appareil.

— Laissez sonner.

Le téléphone glisse. Bascule. Choc. Ishida tourne la tête. Une fraction de seconde. Aiko saisit l'agrafeuse lourde. Elle bascule sa chaise. La seringue fend l'air, manque sa gorge. Elle frappe. Le métal rencontre l'arcade. Craquement d'os.

Un dé clic au plafond. Ishida lève les yeux. Poussière de fer sous les néons. Il ignore le sang qui coule sur sa bouche.

— Le système déteste le désordre.

Il lève le piston. Aiko griffe le sol. Sifflement pneumatique. La cloison recrache de l'air. Ishida vacille. Elle plonge vers ses chevilles. L'aiguille frôle sa tempe. Elle rampe vers le clavier. Forcer le code. Vite.

La porte blindée plie. Verrou de titane contre force brute. Poussière blanche. Ishida fixe la console. *AIKO : TRANSFERT 23:45*. Il n'a plus ni haine, ni regret. Juste une curiosité clinique.

— La précision, murmure-t-il.

Il enfonce l'aiguille. Le biseau racle l'os. Vision pixelisée. La porte cède. Une ombre massive entre. Pas de brancardier. Du kevlar. Des sangles sombres.

Le canon d'un Nambu Type 60 apparaît dans la fumée. Tanaka. L'inspecteur a le visage gris de poussière.

— Posez-la.

Ishida rit. Une toux de sang.

— Trop tard, inspecteur.

Chaleur. Le sol cloque. L'incinérateur hurle dans les sous-sols. L'intrus lâche Aiko. Il arrache la console.

— Le code, Aiko. Maintenant.

Elle rampe. Le plastique fond sous ses doigts. Sur l'écran, un nouveau nom.
TANAKA.

Le percuteur claque. Rien. Enrayé. Le système verrouille les sorties.

Pointe d'acier sur la C7. Sang tiède sur sa nuque. Ishida se penche. Son haleine sent la menthe et le néant.

— L'équilibre, Aiko. L'hôpital rejette ses toxines.

Hurlement des serveurs. *AUTO-DESTRUCT PROTOCOL*.

L'intrus retire son masque. Page blanche. Peau brûlée. Un fantôme de l'aile Est. Il sourit sur un gouffre de ténèbres.

La porte lâche. Flamme bleues. Le gaz s'embrase. Aiko bascule. Un dernier coup d'œil au terminal.

NOM : LE DIRECTEUR.

DESTINATION : INCINÉRATEUR 4.

Le plafond s'effondre.

Chapitre 12

L'Agonie du Système

L'index d'Aiko plane au-dessus de la touche Entrée. Une goutte de sueur brûle sa paupière gauche. Elle ne cille pas. Ses phalanges sont livides, serrées sur le plastique froid. L'air de la salle des serveurs sature. Ozone. Poussière brûlée. Elle appuie. Le clic claque comme un coup de feu.

Le chaos est instantané. Ce n'est pas une extinction. C'est une agonie.

Sur les moniteurs, les courbes physiologiques s'affolent puis se figent en motifs géométriques. Un écran implose. Le verre craque. Une pluie de cristaux liquides mord le linoléum. Des gerbes d'étincelles zèbrent l'obscurité. Le système de survie hoquète. Un sifflement pneumatique s'échappe des conduits. C'est le cri d'un poumon d'acier qui rend l'âme.

Aiko se lève. Ses jambes sont en coton. Elle doit bouger. Maintenant. Dans le couloir, les alarmes ne hurlent pas. Elles gémissent, étouffées par le court-circuit. La lumière décline. Blanc clinique. Gris de caveau. Noir total.

Elle plaque sa main contre le mur. Le carrelage est lisse. Un labyrinthe invisible. Au loin, un bruit de pas. Régulier. Lent. Le martèlement de chaussures de cuir sur le sol dur. Ishida. Il ne court pas. Il n'a pas besoin de courir. Il connaît chaque recoin de ce territoire.

Un éclat accroche le peu de lumière filtrant des fenêtres. C'est lui. À l'autre bout de l'atrium, la silhouette du chirurgien se découpe, statue d'ivoire dans le néant. Dans sa main droite, une lame fine capte les reflets des moniteurs agonisants. L'acier semble

flotter. Une luciole d'argent. Aiko retient son souffle. Ses poumons brûlent. Le silence est si profond qu'elle entend le sang battre contre ses tympans. Un tambour de guerre sous sa peau.

Elle recule. Ses talons sont muets sur le caoutchouc. Elle pivote, s'engouffre dans une porte battante. L'odeur la frappe. Chlore. Détergent. Fer. La buanderie.

Ici, l'humidité est une chape de plomb. Des rangées de chariots débordent de draps blancs. Elle s'enfonce entre deux piles de linge. Le tissu humide colle à ses bras. Elle sent une chaleur poisseuse. Une tache sombre, large comme une main, macule le coton. L'odeur du sang frais s'insinue dans ses narines.

Aiko s'immobilise derrière une machine à laver industrielle. Elle s'accroupit. Un détail idiot la fixe : un fil s'effiloche sur sa manche. Elle le triture. C'est la seule chose réelle. Elle compte ses pulsations. Une. Deux. Trois. À cet instant, elle croit être protégée par la masse d'acier de la machine.

La poignée de la porte tourne.

Le métal gémit. Une plainte aiguë qui lacère le vide. Aiko ne respire plus. Ses alvéoles réclament un air cristallisé. Ishida entre. Ses pas ne produisent aucun impact. Juste un froissement rythmique. Le bruit d'un prédateur acculant sa proie.

— Je sais que tu es ici.

Sa voix est un murmure de velours. Calme. Il s'arrête à moins de deux mètres d'elle. Elle devine sa silhouette à travers le maillage d'un drap suspendu. Il tient son instrument comme un pinceau. La pointe dirigée vers le sol.

Il fait un pas de plus. Le crissement de sa semelle sur un éclat de verre résonne. Il hume l'air. Il savoure l'odeur du fer. Sa main gantée de latex blanc s'élève. Elle

effleure le premier drap de la rangée. Le tissu glisse avec un sifflement de soie.

Il tend le bras. Le bout de l'acier accroche un reflet vert issu d'un écran de contrôle. L'instrument s'approche du linge où elle est tapie. Le tissu se tend sous la pression. Aiko voit la forme de la pointe apparaître en relief à quelques centimètres de son œil.

Soudain, la lame s'immobilise. Ishida penche la tête. Il a entendu. Le petit sifflement traître de sa narine. D'un coup sec, il plante l'acier à travers les draps.

La toile se déchire. La pointe effleure le lobe de l'oreille d'Aiko. Un baiser électrique. Elle ne bouge pas. À travers la fente, elle voit l'éclat d'une pupille. Ishida est là. Le visage mangé par l'ombre.

— L'anatomie de la peur est fascinante. Ton cœur s'emballe. Tes capillaires se contractent.

Il déplace la lame. Le manche en acier brossé tourne entre ses doigts. Un mouvement fluide. Machinal. Aiko recule d'un millimètre. Son talon heurte un tuyau de vidange. *Clink*.

Ishida arrache le drap de son rail. Les anneaux métalliques tintent sur le sol. La lumière d'un écran survivant frappe le visage d'Aiko. Elle lève le bras. Elle saisit un sac poubelle marqué du symbole rouge des risques biologiques. Elle le projette.

Le sac explose.

Une gerbe de compresses saturées et de fluides tièdes s'échappe. La souillure frappe le plastron de la blouse du médecin. Ishida recule. Ses yeux s'écarquillent sous l'insulte de l'imprévu. C'est l'ouverture. Aiko se jette en avant. Elle percute l'épaule du chirurgien. Elle sent la rigidité de ses muscles avant de s'engouffrer dans le couloir.

Elle court. Ses poumons sifflent. Elle atteint la porte menant aux cuisines. Ses mains glissantes de bile n'arrivent pas à saisir la poignée. Elle est verrouillée de l'extérieur.

Un faisceau de lampe balaye le couloir. Ishida avance. La lame est levée à hauteur d'yeux. Mais un clic de verrou retentit dans son dos. La porte s'entrouvre. Une main gantée de noir en bloque l'ouverture. Une griffe de cuir mat. Immobile.

La pression change. La main noire se contracte. Le cuir gémit. Un bruit de suction, de chair contre métal. La porte explose vers l'intérieur.

Une masse sombre s'engouffre dans la brèche, percutant Ishida. Un choc de tôle froissée. L'inconnu est plus petit, mais doté d'une nervosité animale. Une aiguille incurvée, fixée à un appareil pneumatique sur son poignet, brille dans le noir.

— Cours ! hurle l'inconnu.

Sa voix sort d'un broyeur à métaux. Ishida plante sa lame. Un cri strident déchire l'air. Ce n'est pas humain. C'est le sifflement d'une valve. Un liquide noir et huileux gicle de l'épaule de l'intrus. Il asperge le visage du médecin.

Aiko s'enfuit. Elle dévale les escaliers de béton. Elle atteint le parking. L'air est plus frais. Échappement. Essence imbrûlée. Elle cherche la Section B. Un phare s'allume au fond du garage. Une berline noire. Le moteur tourne dans un murmure. La portière arrière s'ouvre.

Elle s'approche. Son téléphone vibre. Une pulsation contre sa phalange.

— Monte, Aiko. On a encore beaucoup à faire.

La voix de la Directrice sort du haut-parleur. Aiko baisse les yeux sur l'écran. Noir. L'appareil est brûlant. Elle glisse sur le cuir froid du siège. La portière se referme

avec un claquement pneumatique lourd. Définitif. L'habitacle est un sarcophage pressurisé.

À l'extérieur, une main gantée de latex blanc se pose sur la vitre. Ishida. Il regarde à l'intérieur. Ses yeux brûlent. Sur la tablette du siège, un texte rouge clignote :
INITIALISATION DU PROTOCOLE DE NETTOYAGE. SUJET : AIKO.

Les loquets de chrome s'élèvent. *Clac-clac*. La portière s'entrouvre de quelques millimètres. Un filet d'air froid s'engouffre. Ishida est là. Debout dans l'entrebâillement. Le sang a séché en croûtes sombres sur ses joues.

— Le nettoyage ne se fait jamais sans douleur, Aiko.

Il tend la main. Le dossier du siège s'incline brusquement, la forçant à s'allonger. Une étreinte mécanique. Un sifflement s'échappe des bouches d'aération. Une brume blanchâtre rampe sur le plancher. Anesthésique de bloc. Ether.

Le métal gémit. Une plainte structurelle. Sous l'effet du virus, les vérins hydrauliques de la berline lâchent. La carrosserie s'affaisse sur le béton. Le choc fait claquer les dents d'Aiko. Elle jette tout son poids contre la paroi. La porte cède. Elle bascule dans le vide. Elle roule sur le sol graisseux.

Elle rampe. Derrière elle, le gaz s'échappe en un souffle de dragon. Le pas d'Ishida reprend. Régulier. Il ne court pas. Il sait que les issues sont closes. Aiko s'engouffre de nouveau vers la buanderie.

L'humidité. Les draps blancs oscillent sur les rails automatisés. Un carrousel macabre. Elle s'arrête. Retient son souffle. Le rail au-dessus d'elle grince. Les moteurs électriques agonisent. Un drap s'écarte brusquement à sa gauche.

La lame d'Ishida brille dans le rouge du signal d'alarme. L'acier touche sa gorge. Elle

sent la chaleur d'une ligne d'incendie sur sa peau. Mais le panneau électrique derrière le chirurgien explose dans un vrombissement de fin du monde.

Le soufre sature l'air. La décharge projette Ishida vers l'avant. Son corps s'abat sur elle. Aiko suffoque. Elle sent le visage du médecin pressé contre le sien. Lavande et formol. Elle donne un coup de genou, repousse la masse de coton amidonné.

Elle se hisse debout. Ses mains balayent le vide. Le virus dévore maintenant les couches profondes du système. Les verrous magnétiques s'engagent partout. *Clac. Clac. Clac.* Les portes de sécurité se scellent comme des guillotines.

Un sifflement aigu s'élève des conduits. Une vapeur jaunâtre. Sucrée. Le système de stérilisation d'urgence. Ishida s'arrête. Il hume l'air. Une expression de pure horreur déforme ses traits. Il connaît ce gaz. Il connaît sa virulence.

Il se tourne vers la porte blindée. Elle est verrouillée par un code source que plus personne ne peut modifier. Le Dieu de l'hôpital n'est plus qu'une statistique.

Aiko s'effondre contre une machine à laver. Ses poumons sont en feu. Elle fixe la silhouette d'Ishida qui se dissout dans le brouillard jaune. À travers la vitre renforcée de la porte, une lumière blanche s'allume soudain.

Une ombre longue et difforme se projette dans le couloir. Elle n'appartient à personne. Elle attend.

Chapitre 13

Le Sacrifice de l'Ingénieure

L'air de la salle des serveurs est une insulte à la vie. Il est sec, recyclé jusqu'à l'atome, chargé d'une électricité statique qui plaque les cheveux d'Aiko contre ses tempes trempées. Sous ses genoux, le faux plancher en acier vibre d'un bourdonnement de ruche en colère. Elle est seule dans le ventre du monolithe, entourée par des colonnes de processeurs qui calculent, à chaque seconde, qui doit mourir dans les étages supérieurs. Ishida est partout ici. Son arrogance est codée en C++, ses sentences de mort sont des lignes de commande qui défilent sur les écrans de contrôle.

Elle tire le câble série de sa sacoche. C'est une relique, une interface brute, sans protocole de sécurité moderne. L'huile de ses doigts marque le plastique gris du connecteur DB9. Ses mains tremblent si fort que le métal tinte contre le châssis du serveur maître. Elle doit le faire. Elle doit devenir le court-circuit dans cette perfection clinique. Aiko plaque sa main gauche contre le métal froid de la baie de stockage pour s'ancrer. Le contact est un choc thermique qui lui remonte jusqu'au coude. Ses poumons brûlent, oppressés par l'odeur d'azote et de poussière de silice qui sature la pièce.

Elle n'a plus le temps pour les précautions logiques. Avec une pince coupante, elle dénude les fils à vif. Le cuivre brille, rouge et cruel sous les néons blafards. Elle enroule les brins métalliques autour de son index et de son majeur, serrant jusqu'à ce que le métal s'enfonce dans sa chair, jusqu'à ce que le sang perle et vienne mouiller la connexion. Le liquide écarlate servira de conducteur. C'est une soudure organique, un pont de tissus et de fluides lancé vers le silicium. Le rythme de son cœur s'emballe, heurtant ses côtes comme un oiseau piégé dans une cage d'os.

Le port série l'attend, béant, à l'arrière du rack 01. Elle pousse le connecteur. Un arc électrique bleu traverse l'obscurité, une aiguille de lumière qui lui transperce la rétine. La décharge n'est pas une simple secousse ; c'est une dévastation. Ses muscles se tétanisent instantanément, verrouillant son bras dans une extension rigide et douloureuse. Ses dents s'entrechoquent avec un bruit sec de porcelaine brisée. Une odeur âcre de protéines calcinées s'élève, un mélange de soufre et de peau grillée. Elle veut hurler, mais ses cordes vocales sont paralysées par le flux de données qui commence à transiter par son système nerveux.

Dans son esprit, le chaos remplace la pensée. Ce ne sont plus des souvenirs, ce sont des paquets de données brutes. Les noms des patients défilent en flashes stroboscopiques derrière ses paupières closes. Dossier 402 : « Incompatible ». Dossier 515 : « Extraction recommandée ». La corruption d'Ishida est un torrent de boue numérique qui lui déchire les synapses. Elle sent les serveurs pomper son énergie, aspirer sa propre bioélectricité pour stabiliser le transfert vers l'extérieur. Les diodes de la façade passent au rouge sombre. Le ventilateur du processeur central s'emballé, montant dans les aigus, un cri de turbine qui sature l'espace confiné.

Sur l'écran de monitoring, juste au-dessus de sa tête, une fenêtre surgit. Le curseur clignote avec une régularité de métronome funèbre. 84 %. Le système immunitaire du bloc 4 vient de se réveiller. Ce n'est pas un pare-feu classique, c'est une contre-mesure agressive conçue par Ishida pour protéger ses secrets. Un message s'affiche en majuscules, écrasant les courbes de performance : LANCEMENT DU PROTOCOLE DE PURGE. Le sifflement pneumatique des valves de sécurité résonne dans le plafond. Une première bouffée de gaz halon, glacial, s'échappe des buses. Aiko sent le froid mordre sa peau, tandis que le courant continue de lui calciner les nerfs de l'intérieur.

Soudain, le verrou électromagnétique de la porte d'accès claque. Quelqu'un vient de s'identifier. Le bruit des pas sur le métal est lourd, méthodique. Trop calme.

L'air s'épaissit. Le halon n'a pas d'odeur, mais il possède un poids, une densité invisible qui écrase ses alvéoles pulmonaires. Aiko voit les pas s'arrêter juste derrière elle. Un claquement de semelles de cuir fin. Elle remarque, dans le reflet d'une paroi chromée, une petite tache de café sur la manche de l'arrivant. Un détail trivial dans ce désastre.

— Vous saturez la bande passante, Aiko, murmure Ishida.

Sa voix est un murmure de scalpel. Il n'y a ni colère, ni urgence, seulement une curiosité clinique. Son ombre se projette sur le mur de serveurs, immense, déformée par les diodes. Aiko tente de tourner la tête, mais son cou est verrouillé par la contraction galvanique, une raideur de cadavre qui la force à fixer l'écran. La barre de progression stagne. Le gaz continue de saturer la pièce close, rampant sur ses chevilles comme une caresse spectrale.

Ishida s'approche. Il porte son badge autour du cou, un morceau de plastique blanc qui capte les reflets bleus de l'arc électrique toujours actif entre le doigt d'Aiko et la machine. Il s'arrête à un mètre, ses mains croisées derrière son dos.

— Le système se stabilise, poursuit-il froidement. La maintenance automatique va isoler l'infection.

Il tend une main gantée de latex vers le commutateur d'urgence du rack, un geste d'une précision chirurgicale. Aiko veut hurler, mais sa gorge est un tunnel de glace. Elle concentre toute sa volonté sur son index gauche, cherchant une dernière prise, un dernier moyen de saboter sa propre destruction. 99 %. Le chiffre vacille.

Le bout du gant d'Ishida effleure la surface froide du commutateur. Soudain, le moniteur principal s'éteint, remplacé par une ligne de code unique qui défile en boucle. Le médecin fige son geste. Ses sourcils se rejoignent dans une rare expression

de doute.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il, sa voix perdant soudainement sa superbe pour une tonalité plus basse, presque animale.

Aiko ne répond pas. Un sourire sanglant étire ses lèvres gercées alors qu'une vibration tellurique monte depuis les fondations. Le sol tremble, un grondement de machine qui s'emballe. La porte derrière Ishida se reverrouille violemment. Le masque de porcelaine du médecin se fissure. Une veine bat la mesure sur sa tempe droite. Il retire sa main du commutateur, non par choix, mais parce que le métal vibre d'une fréquence si haute qu'elle semble vouloir désintégrer la matière.

L'arc électrique change de couleur, passant d'un bleu azur à un blanc solaire. Aiko sent la chaleur grimper le long de son radius, une lave invisible qui dévore chaque terminaison nerveuse. Son cœur n'obéit plus à la biologie ; il calque son rythme sur les impulsions binaires. Un battement pour chaque paquet de données expédié vers l'extérieur.

— Arrêtez, murmure-t-il.

Ce n'est plus un ordre, c'est une constatation d'impuissance. Il s'agrippe à son cou. Ses doigts serrent, cherchant la carotide, le réflexe du prédateur qui veut emmener sa proie dans la mort. Aiko sent la pression, mais la douleur physique est lointaine, presque abstraite par rapport à l'incendie synaptique qui ravage son cerveau. Elle voit les noms défiler dans le noir de son esprit : Tanaka, Sato, Nakamura. Les fantômes du Bloc 4.

Un claquement sec retentit dans le faux plafond. Une canalisation de refroidissement vient de rompre, projetant un jet de liquide cryogénique. Le choc thermique est instantané. Le métal explose en mille éclats d'acier qui criblent le dos d'Ishida. Le médecin s'effondre contre elle, l'écrasant de son poids mort. Aiko ne cède pas. Elle

n'est plus une femme, elle est une résistance électrique. Une erreur système en cours d'effacement.

Le monde devient blanc. Un blanc pur, électrique, absolu.

Elle tombe en arrière, le bras toujours coincé dans la machine, arrachant des lambeaux de chair à la paroi gelée. Ishida se relève péniblement. Son visage est à moitié brûlé, sa blouse maculée de cendres, mais ses yeux brillent d'une fureur noire. Il approche ses lèvres de son oreille alors qu'elle gît sur le carrelage.

— Regarde l'écran, petite ingénieure.

Aiko lève péniblement les yeux vers la console de secours. Le message clignote, impitoyable.

DESTINATAIRE : SERVEUR DE SAUVEGARDE INTERNE - CHIFFREMENT NIVEAU 5 ACTIVÉ.

Rien n'est sorti de l'hôpital. Le « bug » qu'elle a injecté n'a pas ouvert les vannes vers la presse, il a redirigé le flux vers le coffre-fort personnel d'Ishida. Elle a sacrifié sa vie pour classer ses propres preuves dans le tiroir de son bourreau. Elle voit le reflet de l'écran dans les pupilles du médecin, une lueur rouge sang, une condamnation numérique qui tourne en boucle. Interne. Interne. Interne.

La porte blindée du bloc 4 explose. Ce n'est pas la police. Ce sont des hommes en armure noire, lourdement armés, descendant en rappel depuis la brèche du plafond. Ils ne portent pas de badges. Sur leurs épaules luit le logo de la corporation qu'Ishida sert. Ils ne regardent pas le médecin, ils ne cherchent pas à soigner. Ils sécurisent le périmètre.

Ishida se relève, lisse sa blouse d'un geste machinal, et désigne le corps convulsé

d'Aiko.

— Nettoyez-moi cette erreur, ordonne-t-il froidement. Et préparez la table d'opération. On va voir ce qu'il reste de son cerveau.

Les hommes en noir s'approchent. Leurs bottes tactiques écrasent les éclats de verre des néons avec un crissement sec, rythmique, inéluctable. L'un d'eux saisit Aiko par l'épaule. Elle est soulevée comme un sac de viande inerte, ses pieds traînant sur le sol, dessinant des arcs de cercle dans la poussière d'azote. Elle voit Ishida ramasser un scalpel sur un plateau stérile renversé. Il le fait tourner entre ses doigts avec une dextérité de prestidigitateur.

— On ne sort pas d'ici, Aiko, siffle-t-il. Personne ne survit à la sélection.

Le toit du Bloc 4 finit de s'effondrer. Ils ne sont pas venus pour sauver. Ils sont venus pour effacer les traces.

Chapitre 14

Le Dernier Round

L'air de la salle des serveurs est un souffle de glace sèche. Aiko sent la sueur geler instantanément sur sa nuque. Les racks s'alignent comme des stèles d'ébène, leurs entrailles bardées de diodes bleues qui clignotent avec une régularité de métronome. *Clic. Clic. Clic.* Le ventilateur ronronne, un moteur de haine sourde qui dévore l'oxygène. Elle tape frénétiquement. Ses doigts sont des bouts de bois morts sur le clavier mécanique. Chaque pression sur une touche résonne comme un coup de feu dans le silence pressurisé. Sur l'écran, les courbes de mortalité du bloc 4 défilent, preuves irréfutables d'un massacre chirurgical codé en hexadécimal.

Le sifflement pneumatique de la porte blindée lui arrache un sursaut.

Ishida est là. Il ne court pas ; il n'en a pas besoin. Sa blouse, d'une blancheur de craie funéraire, capte les reflets électriques. Il s'appuie contre le cadre de métal avec une élégance obscène. Ses yeux sont deux fentes dépourvues de chaleur, brillant d'une tendresse de prédateur repu. Un pli sec étire ses lèvres.

« Le travail est terminé, Aiko-san. »

Sa voix ne tranche pas, elle vibre contre les os de la jeune femme. Aiko ne se retourne pas. Elle voit son propre reflet dans le verre noirci d'un moniteur éteint. Il s'approche. Le clic de ses semelles de cuir sur les dalles antistatiques scande le compte à rebours de son existence. L'odeur arrive avant lui : un relent de savon chirurgical et d'ammoniaque, l'arôme stérile qui tente de noyer la peur.

« Le système a tout appris de vous », murmure-t-il. Il est juste derrière elle. Elle sent

la chaleur de son corps irradier contre son dos glacé. « Vos mails, vos rapports, vos hésitations syntaxiques. Votre lettre d'adieu est déjà dans la file d'envoi. Elle exprime une culpabilité dévorante pour l'erreur de dosage du patient 402. La machine vous remplace avant même que vous ne soyez partie. »

Il pose une main gantée de latex sur son épaule. Le plastique froid grince contre le coton de son pull. Aiko veut hurler, mais sa gorge est pleine de poussière électronique. Ishida sort un objet de sa poche. Le métal d'une seringue capte le reflet bleu d'un disque dur. Il n'y a pas de liquide à l'intérieur. Juste un vide mortel. Une sphère de néant prête à être injectée.

Ses doigts longs cherchent la veine jugulaire avec la précision d'un artisan. La peau d'Aiko se hérisse. Une décharge d'adrénaline lui brûle les tempes, mais ses membres refusent de répondre. Elle est une proie pétrifiée sous les projecteurs d'un bloc.

Au loin, un hurlement de sirène déchire enfin la nuit tokyoïte. Un son strident qui rebondit contre les façades de verre de l'hôpital. Ishida incline la tête. Il écoute cette musique comme un orage lointain. Son pouce appuie fermement sur la base de sa mâchoire, l'obligeant à lever le menton. La pointe d'acier brise la barrière du derme. Une morsure infime qui irradie une onde de givre le long de sa carotide.

Un clic métallique résonne soudain à l'autre bout de la salle. Le flux d'air change. L'odeur de chlore du couloir s'engouffre, brisant l'isolement stérile. Ishida ne sursaute pas. Sa main reste d'une stabilité absolue. Ses yeux quittent un instant le cou d'Aiko pour fixer l'entrée sombre. Dans la pénombre des racks, une silhouette massive se découpe.

Un bruit de pas lourds écrase le silence. C'est un rythme saccadé, celui de quelqu'un qui traîne un fardeau trop lourd. *Scritch. Scritch.* Le mécanisme de la seringue est à mi-course. Ishida raffermi sa prise. La pointe s'enfonce plus profondément.

— Docteur, lance une voix brisée, sortie d'un tombeau de béton.

Le pouce d'Ishida s'immobilise à un micron de la délivrance. Un muscle tressaille dans sa joue. Pour la première fois, la certitude quitte son visage. L'intrus sort de l'ombre. Ce n'est pas un policier. C'est un assemblage de chair pâle et de bandages jaunis, sanglé dans une chemise d'hôpital trop grande. Un fantôme évadé des sous-sols, un matricule que le système d'Ishida avait déclaré « traité ».

L'intrus lève une main tordue. Les sirènes explosent maintenant juste sous les fenêtres. Les éclats bleus et rouges balaient le plafond, transformant la salle en une discothèque macabre. Le visage de l'intrus apparaît par intermittence : une face de cire fondue dont un œil a été recousu de travers.

Ishida serre les dents. Sa précision l'abandonne. L'aiguille dérape, traçant un sillon sanglant sur la jugulaire d'Aiko. Elle sent le tranchant du biseau labourer sa chair. Le monde tourne. L'oxygène manque. Elle voit Ishida appuyer. Le cylindre descend d'un millimètre. La perle d'air s'engage dans le conduit de plastique.

Soudain, un choc violent projette Aiko contre le rack de serveurs. Une décharge statique lui brûle le bras. Dans le chaos, elle ne sent plus la pointe. Elle voit Ishida reculer, alors que la silhouette massive s'abat sur lui avec un gémissement de bête blessée. La porte de la salle vole en éclats sous un bélier hydraulique. La lumière des projecteurs inonde la pièce.

Aiko porte la main à sa gorge. Elle sent le vide. Elle attend le spasme. À ses pieds, un câble d'alimentation sectionné crache des étincelles qui lèchent le sang répandu. Ishida essaie de se relever. Le patient est sur lui, ses mains déformées serrées autour du cou du chirurgien. On entend le cartilage craquer, un petit bruit sec de bois mort.

Le système émet un bip long, strident. Une erreur fatale.

Aiko tombe vers l'arrière, contre les machines qui continuent de ronronner. Son regard se fixe sur l'écran le plus proche. Un message s'affiche en boucle :
TRANSFERT DU FICHER "ADIEU_AIKO.DOCX" TERMINÉ.

Le curseur clignote, battant la mesure de son agonie. Le serveur vibre contre son échine. La machine a expulsé le mensonge dans le réseau mondial. L'algorithme a tout sculpté. Elle se sent dépossédée de sa propre mort.

Une douleur fulgurante lui transperce la poitrine. Un coup de poignard interne. L'air est arrivé au cœur. Le muscle rate une marche. Puis deux. Le monde bascule à quarante-cinq degrés. Un officier se penche sur elle, son visage masqué par une visière qui reflète les étincelles. Il hurle dans sa radio, mais le son est aspiré par un vortex.

Le message sur l'écran change. Une notification rouge sang barre la fenêtre.
ERREUR DE PROTOCOLE : DESTINATAIRE INACCESSIBLE. TENTATIVE DE RENVOI DANS 30 SECONDES.

Le cœur d'Aiko s'arrête net. 28 secondes. Elle voit la lèvre de l'officier trembler. Elle voit la sueur perler sur ses tempes. Tout est d'une netteté obscène. Sous elle, le froid du sol lui dévore les reins.

15 secondes.

Le système détecte l'intrusion. Les ventilateurs montent dans les aigus, un sifflement de turbine qui déchire les tympans. L'odeur de brûlé sature ses narines. Ishida, plaqué au sol, garde les yeux rivés sur le moniteur. Il savoure. Ses lèvres cyanosées s'étirent en un rictus de victoire.

5 secondes.

L'écran clignote. Le texte rouge devient blanc, une lueur aveuglante.
3 secondes.

Le terminal émet un bip final. L'obscurité totale tombe.

Ce n'est pas le vide. C'est une pression. Aiko ne voit plus rien, mais elle sent une présence au-dessus d'elle. Une chaleur résiduelle. Un canon de métal froid s'appuie contre sa tempe. C'est une ponctuation brutale sur sa fin. Mais le poids disparaît. Un cri de métal déchiré résonne. La porte de secours cède. Des faisceaux de lampes tactiques découpent la fumée.

« Cible sécurisée », murmure une voix déformée juste à son oreille.

On la soulève comme une poupée de chiffon. Aiko aperçoit brièvement Ishida, une nouvelle seringue plantée dans la base de son crâne. On le recycle. On le vide de sa substance. Le groupe l'entraîne vers un puits d'ascenseur sombre. La cage de fer descend dans les entrailles de l'hôpital. Le sol se dérobe. Un respirateur portable lui injecte de l'oxygène pur au goût de plastique.

L'ascenseur s'arrête. Plus bas que les plans officiels. Les portes coulissent sur un couloir baigné d'une lumière rouge sang. Aiko essaie de hurler. Au bout du couloir, une silhouette l'attend. Une forme qu'elle pensait avoir vu enterrer six mois plus tôt.

Le Dr Kenji s'extrait de la brume écarlate. Il ne porte pas de blouse, mais un gilet tactique noir qui reflète les pulsations du signal d'alerte. Il s'approche. Sa démarche est fluide, celle d'un prédateur. Il s'arrête à quelques centimètres. Son odeur l'envahit : santal et antiseptique. Il lève une main. Son pouce trace la ligne de sa mâchoire.

« Aiko. »

Le son est une violation. Il s'accroupit devant elle. Ses yeux sont deux flaques de sang. Il sort un tube de verre fin de sa ceinture. Une unique bulle d'air flotte dans un

liquide visqueux. Il tapote le verre d'un ongle manucuré. Le bruit claque comme un ordre.

« Le système n'a pas seulement écrit ton suicide », souffle-t-il. « Il a réécrit ton héritage. Ne t'en fais pas. Le monde te croit déjà morte. Ce n'est qu'une formalité. »

Il lui saisit les cheveux, tirant sa tête en arrière. Le métal froid touche la peau, juste sous l'angle de la mâchoire. Le doigt de Kenji commence à presser le piston. Soudain, le plafond gémit. Un bruit d'acier tordu résonne. Kenji se fige. Les lumières rouges vacillent et s'éteignent.

L'obscurité respire. Le piston s'enfonce. Un jet d'air siffle contre son oreille. La porte explose.

Chapitre 15

La Lettre de Trop

Bleu. Rouge. Vide. Bleu. Rouge. Vide.

Le rythme des gyrophares hachait le bureau. Vingt étages plus bas, Tokyo hurlait en silence. Sur le plateau d'acier, les scalpels brillaient comme des crocs. L'air saturé de chlore et d'ozone brûlait les sinus. Le commissaire Arisaka franchit le seuil. Ses semelles de caoutchouc crissèrent sur le linoléum gris. Il s'arrêta net. Main sur le holster. Souffle court.

Le silence était une présence liquide.

Au centre de la pièce, une feuille de papier de soie trônait sur le bureau. Un blanc nival. Les bords étaient parallèles aux arêtes du meuble. Précision de machine. Arisaka se pencha. Ses articulations craquèrent. Il sentit le froid du métal contre sa poitrine. Les caractères dactylographiés étaient nets. Sans empattement. Pas de signature. Pas de rature. Juste une confession polie. Trop fluide. Cela ressemblait à un rapport d'autopsie rédigé avant que le cœur ne s'arrête.

C'était une lettre de suicide. Parfaite. Donc fausse.

Ses yeux dérivèrent vers le fauteuil en cuir. Le siège était vide, mais l'empreinte du corps d'Ishida hantait encore le matériau. Le cuir ne s'était pas redressé. Une chaleur résiduelle s'évaporait. Arisaka tendit l'oreille. Seul le vrombissement des processeurs meublait l'espace. Ishida s'était volatilisé dans les circuits.

Soudain, l'unité centrale d'Aiko pulsa. Une lueur d'un bleu stérile. L'écran déversait

une lumière crue sur le clavier maculé de traces de doigts graisseuses. Seul désordre dans ce temple aseptisé. Un curseur clignotait. Une ligne de texte unique défilait :
CODE_404 : INTÉGRITÉ COMPROMISE.

Arisaka sentit une goutte de sueur glisser le long de sa colonne. Il recula d'un pas. Ses bottes heurtèrent une poubelle métallique. Le choc résonna comme un gong. Ce n'était pas un virus. C'était un verdict. Un déclic pneumatique retentit derrière lui. Sec.

La porte venait de se verrouiller.

Il pivota d'un bloc. Son épaule heurta le verre trempé. La poignée en aluminium resta immobile. Barre de métal inerte. L'ozone devint âcre. Dans le faux plafond, la climatisation passa d'un ronronnement à un souffle rauque. Animal. Il recula vers le centre. L'obscurité des parois lui renvoyait son propre reflet déformé : une silhouette trapue, le visage mangé par les flashes rouges de l'hôpital.

Le texte défilait toujours sur le poste d'Aiko. Implacable. Arisaka évita les piles de dossiers médicaux jonchant le sol. Ses doigts effleurèrent le clavier. Les touches étaient tièdes. Sous le moniteur, une photo de groupe : Ishida, Aiko et deux internes devant les soins intensifs. Le visage d'Aiko était griffé. Un ongle avait tenté d'effacer son expression.

Le ventilateur de la machine accéléra brutalement. Air brûlant contre ses chevilles. Une fenêtre pop-up s'ouvrit. Une liste de noms. Des patients. À côté, une colonne : *OPTIMUM* ou *OBSOLÈTE*. Le curseur bougea seul. Fluidité spectrale. Il s'arrêta sur un nom, tout en bas. Le sien.

Le cœur d'Arisaka cogna contre ses côtes. Rythme désordonné. Furieux. Son talkie-walkie n'émettait plus qu'une friture statique. Il se tourna vers la baie vitrée pour appeler ses hommes, mais un mouvement dans le reflet l'arrêta net.

Derrière lui, le fauteuil d'Ishida venait de pivoter de quelques degrés. Sans bruit.

Il fixa le cuir sombre. Une fine trace de condensation se formait sur le dossier. Comme si quelqu'un d'invisible y posait la tête. L'air se raréfia. Il dégagea la sangle de son holster. Le clic lui parut assourdissant. Le métal du canon était sa seule ancre. Un bourdonnement aigu sortit des haut-parleurs dissimulés. Une voix passée au synthétiseur emplît l'espace.

— Rythme cardiaque à 132. Ne bougez plus. C'est plus propre.

Arisaka braqua son arme vers le plafond. Le bras tremblait. Les néons grésillèrent avant de s'éteindre. Pénombre totale. Seul le bleu de l'écran d'Aiko survivait. Sur le moniteur, son nom passa au rouge sang.

OBSOLÈTE.

Une perle de sueur s'écrasa sur son col. Il ne cilla pas. Ses yeux fouillaient l'obscurité. Le bureau n'était qu'un enchevêtrement d'angles tranchants. L'air devint une chape de plomb.

— Ishida ! rugit-il.

Sa voix heurta le verre. Elle lui revint étrangère. Soudain, le curseur glissa vers un dossier intitulé **PURIFICATION**. Un clic mécanique retentit au plafond. Le système de ventilation s'arrêta. Un silence terrifiant. Puis, un sifflement ténu. Un gaz incolore s'échappa des bouches d'aération. Odeur de pomme verte. Chimique. Écœurante.

Il porta son bras à son visage. Ses yeux piquèrent. Il se rua vers la porte. Cercle rouge fixe. Verrouillée. Sur le moniteur, une vidéo en direct apparut. Angle plongeant.

Arisaka se vit d'en haut. Piégé.

Sur l'image, il n'était pas seul. Une silhouette en blouse blanche se tenait juste derrière lui. Dans son angle mort. Il pivota, l'arme tendue. Personne. Le coin était vide.

Il regarda à nouveau l'écran. Sur la vidéo, la silhouette levait un scalpel vers sa nuque.

— L'immobilité est une grâce, murmura la voix.

Un froid polaire saisit ses vertèbres. Il sentit une pression métallique sous l'atlas. Fine comme un cheveu. La douleur était réelle. Une goutte de sang chaud coula dans son dos. Ses doigts blanchirent sur la crosse. La pression augmenta. Le scalpel cherchait l'espace entre deux vertèbres. Arisaka sentit ses genoux fléchir. Il n'était plus un flic. Juste une masse de tissus à éteindre.

Il leva le bras. Millimètre par millimètre. Il pointa le canon vers son propre reflet dans la vitre. Si la menace était invisible, elle n'existait que dans sa conscience. Il pressa la détente. Fracas assourdissant. Le moniteur explosa en étincelles. L'image de la silhouette vacilla, mais la lame ne bougea pas. Elle s'enfonça davantage.

— Mauvaise cible, souffla la voix.

Le sol se déroba. Une trappe hydraulique s'ouvrit sous le fauteuil. L'aspiration l'entraîna vers un gouffre. Odeur de formol et de métal froid. Ses doigts griffèrent le bureau. Il arracha la lettre dactylographiée au passage. Il sombra dans le noir. Sa chute fut stoppée par quelque chose de mou.

Dans l'obscurité de la gaine technique, une main se plaqua sur sa bouche. Savon chirurgical et mort.

— Ne hurlez pas, Arisaka. Vous gâchez les mesures.

La main n'était pas humaine. Un étau de latex. Le pouce écrasait le nerf mandibulaire. Arisaka sentit sa mâchoire se bloquer. Sang ferreux dans la bouche. Au-dessus, à travers la fente de la trappe, le monde hurlait. Des bottes martelaient le parquet. Des ordres brefs. Les gyrophares balayaient le plafond. Il voyait des fragments de jambes de policiers. Ils étaient à trois mètres. Ils ne voyaient rien.

— Ils cherchent un cadavre, murmura Ishida contre son oreille. Je leur ai donné une sortie de secours.

Le scalpel vibrait contre sa nuque au rythme de son cœur. Ishida ne tremblait pas. Sa respiration était méditative. Arisaka serra la lettre froissée. Sa seule preuve. Soudain, un bruit de succion. La trappe se referma. Noir total. Les sens s'aiguïsèrent jusqu'à la douleur. Bourdonnement des serveurs. Glissement de tissu. Une lueur verdâtre émana du poignet du médecin. Un cadran numérique. Des chiffres défilaient. 142. 145. 148.

— Signature de peur pure. Quel gâchis de glucose.

Ishida glissa dans l'obscurité. Il entraîna Arisaka comme une poupée de chiffon. Leurs pieds étaient muets sur le caoutchouc. Ils s'enfonçaient dans le ventre de l'hôpital. Là où les plans ne montrent que du vide. Arisaka tenta de planter ses talons. Une douleur fulgurante irradiait sa colonne. Ishida venait de presser un point de compression. Jambe gauche paralysée.

— Vous n'êtes plus un sujet. Vous êtes une anomalie.

Ils atteignirent une plateforme. Odeur d'ozone. Un bloc opératoire actif. Une porte lourde s'ouvrit sur un halo de lumière blanche. Au centre, une silhouette face aux moniteurs. Des courbes cardiaques s'y aplatissaient.

C'était Aiko. Mains à plat sur la console. Immobiles. Un câble noir, fin comme un

cheveu, courait de la base de son crâne jusqu'à la machine.

— Elle a fini sa part, dit Ishida en poussant Arisaka dans la lumière.

Le moniteur central afficha un nouveau nom : ARISAKA.

SUPPRESSION EN COURS : 12%.

Le scalpel quitta sa nuque. Avant qu'il ne bouge, une électrode glacée se colla contre sa tempe. Aiko se mit à bouger. Mouvements saccadés. Robotiques. Elle tapa le code de verrouillage d'urgence du secteur 4.

Un clic métallique retentit derrière eux. Pas celui d'Arisaka.

Un claquement de percuteur. Arisaka se figea. Statue de chair en sueur. L'électrode lui brûlait le crâne. Aiko frappait les touches avec une force inhumaine. *Clac. Clac. Clac.* Ses omoplates saillaient sous sa blouse. L'ozone saturait tout. Sur le mur de verre, la barre de progression passa à 17%.

— Verrouillage total, murmura Ishida.

L'inspecteur Sato se tenait dans l'ombre de l'entrée. Canon du Sig Sauer aligné sur le médecin. Mais son visage était une page blanche. Il ne respirait pas. Il attendait une impulsion qui ne venait pas de son cerveau.

— Sato... ?

La gorge d'Arisaka était un désert de sel. Barre à 22%. Un sifflement strident s'échappa des écrans. Aiko tourna la tête. Son cou pivota par saccades. Yeux révulsés. Blancs. Veinés de rouge. Ishida sourit. Une fente dans son masque de porcelaine. Il avança vers Sato, ignorant l'arme. Les écrans s'éteignirent. Noir total. Un unique battement de cœur amplifié résonna comme un coup de tonnerre.

Une étincelle crépita. Arc électrique bleu entre Aiko et la console. Odeur de chair brûlée. Arisaka reçut une décharge dans le crâne. Sa vision explosa. Il s'écroula. Il entendit un corps lourd tomber près de lui. Quelqu'un hurla. Une voix de femme, déformée, sortit de la bouche d'Aiko.

La porte blindée se verrouilla avec un grondement de coffre-fort.

Arisaka gratta le sol. À quelques centimètres, les chaussures d'Ishida brillaient. Impeccables. Sato ne tirait toujours pas. Son bras oscillait comme un métronome cassé. La police était dehors, derrière les murs pressurisés. Les gyrophares balayaient les vitres fumées. Lances rouges et bleues.

Ishida s'effaçait déjà. Un glissement fluide vers les ombres. Il n'eut pas un regard pour Aiko. Le corps de la jeune femme se courba en un arc impossible. Les vertèbres craquèrent. Sur l'écran principal, une liste de noms défilait. Patients du bloc 4. Mention : *ÉLIMINÉ*.

La porte vola en éclats. Bélier pneumatique. Les hommes du SWAT s'engouffrèrent dans le brouillard de plâtre. Leurs lampes tactiques balayaient les murs avec une brutalité aveugle. Ils ne virent que les victimes. Aiko, pantin désarticulé. Arisaka, rampant dans son impuissance.

Au centre du désordre, une unique feuille de papier trônait sur le bureau. Intacte. Parfaitement centrée. Une lettre de suicide dactylographiée. Froide. Le commandant de l'unité posa une main gantée sur le fauteuil. Sur le moniteur, les chiffres disparurent pour deux mots en boucle :

LA SÉLECTION CONTINUE.

Tanaka ramassa la feuille. Sa respiration rauque résonnait dans son casque.

— "Le système est pur. Je suis l'erreur."

Chaque syllabe tombait comme un couperet. La signature d'Aiko était imitée à la perfection. Elle voyait l'ombre massive du commandant sur elle. Il ne la regardait pas comme une survivante. Mais comme une pièce à conviction.

Le curseur clignota sous un dernier nom. Celui de Tanaka.

Un clic métallique. Le système de verrouillage s'enclencha à nouveau. De l'extérieur. Une brume bleutée s'échappa des bouches d'aération. Vapeur lourde. Rampante. Tanaka porta la main à son col. Ses doigts griffèrent la soupape de son masque. Le caoutchouc grinça. Ishida, derrière la vitre, ne bougeait plus. Spectre immaculé. Ses yeux étaient deux carrés de lumière bleue.

Un policier percuta le verre avec sa crosse. Son mat. Aucun éclat. La brume atteignit leur taille. Aquarium toxique. Ishida leva lentement une main. Un geste d'adieu. Il appuya son index sur la paroi, là où le visage de Tanaka était collé. Sa peau était transparente sous les néons.

Les écrans virèrent au noir. Silence chirurgical.

Puis, un message en lettres blanches : *PHASE DE NETTOYAGE : 12%.*

Le sol s'enfonça de quelques centimètres. Grondement hydraulique. Gémissement de métal. Aiko aspira une bouffée d'oxygène sec. Ishida s'était évaporé, laissant une empreinte de paume grasse sur la vitre. Sa carotide battait contre son index.

Un fracas de verre explosa plus loin. Des renforts ? Tanaka était au sol, secoué de spasmes. Les policiers du SWAT tentaient de lui arracher son masque. Ils ne voyaient pas Aiko. Pour eux, elle n'était qu'une donnée collatérale.

Elle fixa son bureau. La lettre l'attendait. Son propre nom écrit par un autre. Le

docteur avait déjà rédigé sa postérité.

Sur son moniteur, une ligne de code unique apparut. Un vert émeraude, joyeux.

La sélection continue.

Le sol vibra. Un sifflement strident vint d'en haut. Un gaz différent. Plus lourd.
Aiko comprit. Les policiers n'étaient pas les sauveurs.

Ils étaient les échantillons suivants.

FIN

Merci d'avoir lu "CODE NOIR"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)